

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publiée et imprimée par Dansereau, Bolleau & Cie, 518 Rue Craig

Vol. XV

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL. 10 AOUT 1893.

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 18

LA BELLE CLARISSE



... Il s'élança dans l'abîme. (Page 411.)

La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Centimes

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les joudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

DANSEREAU, BELLEAU & Cie,

EDITEURS-PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTREAL, 10 AOUT 1883.

LA BELLE CLARISSE

I

Ils étaient assis au bord de la rivière à l'ombre d'un vieux saule; leurs yeux semblaient suivre l'eau qui coulait à leurs pieds; mais ils regardaient, sans les voir, les mouvements des joncs flexibles qui couvraient de rides la surface liquide. Ils n'entendaient point le murmure du flot qui s'en allait, caressant sur son passage les fleurs pendantes.

Devant eux s'élevait le coteau pure de vignes, riant sous sa triple couronne d'arbres à fruits. Plus bas, sur la rive droite de la rivière, à travers une plantation de peupliers, ils apercevaient le clocher du village. De temps à autre, quelques bruits confus, le chant d'un coq ou le jappement d'un chien de garde arrivait jusqu'à eux sans qu'ils parussent entendre.

Tous deux étaient jeunes: la même année les avait vus naître à quelques mois de distance.

Tous deux étaient beaux: le premier avait la figure fière, peut-être un peu rude de nos ancêtres les Gaulois; ses yeux noirs, ses traits un peu hardis et son teint bruni par le soleil donnaient à sa physionomie une expression de noblesse héroïque.

Le traits du second étaient réguliers et délicats; l'ensemble de son visage offrait le curieux contraste de la douleur et de la résignation; ses cheveux blonds s'alliaient agréablement à son teint rose et frais.

Le plus âgé se nommait François, l'autre Prosper.

François était le fils unique du père Bertrand, un des riches fermiers du canton. Prosper Alain était orphelin et pauvre. Le fermier Bertrand, son oncle, l'avait adopté au berceau et en avait fait le frère de son fils.

Les deux cousins, élevés ensemble sous les yeux du fermier, s'habituaient à se donner le nom de frère, et ils s'aimèrent comme s'ils l'étaient, en effet; la différence de leur nature et de leur caractère cimentait encore leur mutuelle affection.

Jusqu'à ce jour où nous les voyons au bord de la rivière, ils n'avaient jamais eu de secrets l'un pour l'autre; ils avaient constamment mis en commun leurs joies et leurs chagrins. Travaillant ensemble, dormant dans le même lit, partageant les mêmes plaisirs, ils ne s'étaient jamais quittés un instant.

Et maintenant, assis l'un près de l'autre, sous le vieux saule, la même pensée les occupe encore sans qu'ils s'en doutent.

C'était un dimanche. Une troupe de jeunes filles en habits

de fête venait de sortir du village et avançait dans la prairie en formant des rondes et des danses.

Plusieurs jeunes garçons suivaient les folâtres jeunes filles, très désireux d'être admis à partager leurs jeux. Elle n'avaient pas l'air de comprendre.

Leurs cris joyeux arrivèrent aux oreilles des deux cousins, et comme s'ils eussent ressenti une commotion électrique, ils tressaillèrent et se levèrent brusquement.

Les jeunes filles arrivèrent près d'eux, mais ils n'en virent qu'une seule, la fille du fermier Richard, la belle Clarisse.

—Bonjour, François; bonjour, Prosper, crièrent les jeunes filles toutes ensemble.

—Si vous voulez nous le permettre, dit François en s'avant, nous allons danser avec vous.

—Oui, oui, venez.

Et les mains se tendirent aux deux cousins.

—Et nous? dirent les autres jeunes gens en s'approchant.

—Et vous aussi; venez, venez tous.

Alors les jeunes filles et jeunes garçons dansèrent, en chantant ces joyeux refrains champêtres-devenus si vieux, mais que rajeunissent toujours les voix harmonieuses des jeunes filles.

Depuis longtemps déjà le soleil était descendu derrière la montagne. La nuit approchait. La campagne devenait silencieuse. On n'entendait plus que le grillon caché dans l'herbe et, dans le lointain, le chant du gai villageois. Les saules, au bord de la rivière, ressemblaient à une rangée de fantômes. Les jeunes gens, conduisant chacun une jeune fille rentraient au village. François avait à son bras la belle Clarisse.

Tout à coup il s'arrêta.

—Prosper, où est donc Prosper? s'écria-t-il.

Et son regard cherchait autour de lui.

Prosper n'était plus là.

François accompagna Clarisse jusqu'à la porte de la maison du fermier Richard. Il était agité, inquiet; il hésita assez longtemps avant de rentrer à la ferme; c'était la première fois qu'il ne revenait pas avec son cousin.

Le père Bertrand, entouré de ses domestiques, attendait avec impatience le retour de ses enfants. Le couvert était mis pour le repas du soir, et l'heure à laquelle on avait l'habitude de se mettre à table était passée.

—Enfin, les voici, dit le fermier, en se levant au bruit que fit, en s'ouvrant, la lourde porte d'entrée.

François était seul.

—Où as-tu laissé Prosper? demanda Bertrand à son fils.

—Prosper n'est-il donc pas rentré?

—Nous ne l'avons pas vu.

—Oh? mon Dieu, que peut-il lui être arrivé?

—Mais comment? pourquoi n'est-il pas avec toi?

—Il m'a quitté à l'entrée du village; je pensais qu'il avait pris l'avance pour venir vous tranquilliser sur notre retard.

—Il faut que quelqu'un l'ait retenu.

—Permettez-moi, mon père, d'aller à sa recherche.

—C'est inutile. Il sait l'heure du souper, tant pis pour lui, nous ne l'attendrons pas. A table, cria le fermier, en prenant une cuiller d'étain avec laquelle il frappa un coup sec sur son gobelet d'étain.

François se mit à table, ayant le cœur affreusement serré.

—Eh bien! François, tu ne manges pas? lui dit son père.

—Je n'ai pas faim.

—Ah! fit Bertrand étonné, ce n'est pourtant pas ton habitude.

—Je suis fatigué, je vais attendre Prosper dans notre chambre.

—Comme tu voudras, mon garçon. Va, tu déjeuneras mieux demain matin.

François prit une lumière et monta dans sa chambre.

Il s'assit sur le bord du lit. Son imagination tourmentée lui représentait Prosper seul dans la campagne, malade peut-être, peut-être blessé, l'appelant à grands cris et se plaignant de ce qu'il ne venait pas à son secours. Puis passant à une autre idée:

— Il a été triste toute la soirée, se disait-il ; lui aurais-je causé quelque chagrin sans le vouloir ? Il est d'une sensibilité ! Oui, c'est certain, je lui ai fait de la peine.

De grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— Prosper, mon ami, mon frère, reprenait-il tout haut, tu me pardonneras !

Cependant, au bout de quelques instants son front s'éclaira. Il revoyait les jeunes filles dansant dans la prairie et il lui semblait entendre encore les voix fraîches chanter les rondes joyeuses.

Clarisse, la belle Clarisse lui souriait. Il pressait la petite main fine et blanche de la jeune fille. Alors il éprouva une émotion de plaisir indicible. Ses yeux se fermèrent. Il se laissa tomber sur le lit et s'endormit, le sourire sur les lèvres.

A ce moment même, Prosper était assis à l'endroit le plus élevé de la Côte aux Roches. Le village était plongé dans l'ombre de la nuit.

Les dernières lumières venaient de s'éteindre, aucun bruit ne révélait plus l'existence de ces maisons cachées dans les arbres. Seuls, les rayons de la lune indiquaient leur emplacement, en faisant briller les feuilles de zinc qui recouvraient la charpente du vieux clocher.

Prosper était comme accablé ; des soupirs étouffés sortaient difficilement de sa poitrine. Son chapeau était à ses pieds, et le vent de la nuit se jouait sur son cou avec ses cheveux épars.

Un instant avait suffi pour l'éclairer sur ce qui se passait en lui et le tourmentait depuis quelque temps déjà. Il avait lu jusqu'au fond de son cœur où le germe d'une jalousie terrible se développait à son insu. Il n'en doutait plus, maintenant, François aimait Clarisse, il avait deviné l'amour de son cousin, habitué qu'il était à saisir sa pensée dans un regard.

François aimait Clarisse, et lui aussi, le malheureux, aimait, adorait la jolie fille du fermier Richard. Et, il le sentait, sa vie était à jamais attachée à celle de la jeune fille.

Le baiser donné à François avait déchiré son cœur.

Il n'avait pas eu la force de revenir au village, en voyant Clarisse au bras de François. La douleur le brisait ; il avait fui cette vue trop pénible, il aurait voulu se fuir lui-même.

Se trouvant seul, il se laissa aller au désespoir, et des larmes brûlantes inondèrent son visage. Des idées bizarres, des projets insensés passèrent dans son cerveau troublé. Il voulait se déclarer ouvertement le rival de son cousin, se faire aimer de Clarisse, l'enlever à son père, l'enlever à François et se sauver avec elle au bout du monde.

Il eut un instant la pensée de mettre fin à ses jours.

Mais la vie est si belle à vingt ans ! Peut-on songer longtemps et sérieusement à la quitter ?

Il voulait partir, quitter le pays sans revoir son oncle, ni François, ni personne. Il irait vivre n'importe où.

On me regrettera, on fera des recherches pour me retrouver pensait-il, s'arrêtant complaisamment à cette pensée dans laquelle il trouvait une sorte de soulagement.

Cependant son agitation se calma. Alors il eut honte de ses folles pensées et se les reprocha amèrement. Quoi ! était-il possible que son amour pour Clarisse pût détruire son affection pour François, la reconnaissance qu'il devait à son oncle ? Il fit un retour sur lui-même en se retraçant les premières années de sa vie. Pauvre et orphelin, son oncle l'avait adopté, avait fait de lui son second fils, le frère de François que lui avait donné son cousin ?

Un frisson de terreur courut dans ses membres et glaça son front. Il se trouvait coupable. Alors les sentiments généreux un instant étouffés, reprirent le dessus et chassèrent les pensées mauvaises. Il redevint ce qu'il était réellement, un grand cœur.

— Il aime Clarisse, se dit-il, il est digne d'elle et lui seul peut la rendre heureuse. Elle est riche, lui aussi, et moi je n'ai rien et ne suis rien. Allons, n'y pensons plus, je dois me résigner et renfermer en moi ce secret de mon cœur que je voudrais me cacher à moi-même... Clarisse !... Oh ! je l'aimerai toujours ! Mais je saurai ne voir en elle que la femme de François ; il est mon frère, elle sera ma sœur ; l'amitié trompera l'amour.

Cette résolution prise, il se sentit fort contre lui-même. Il regarda autour de lui avec ce sentiment d'orgueil qui naît du consentement de soi-même.

Le jour commençait à paraître ; il se leva, prit son chapeau et descendit la pente escarpée pour rentrer au village.

II

Tout le monde était levé à la ferme. Bertrand donnait ses ordres pour le travail de la journée. François interrogeait les domestiques, espérant qu'on lui donnerait des nouvelles de son cousin. On n'avait pas vu Prosper.

Bientôt, à l'exception de François, tout le monde sortit de la ferme ; chacun allait à son travail. Le jeune homme se sentait repris par toutes ses inquiétudes de la veille, lorsque Prosper parut ; il poussa un cri de joie.

— Enfin, te voilà ! dit-il ; pourquoi n'es-tu pas rentré hier soir ?

La soirée était belle, répondit Prosper en rougissant, je m'étais mis à rêvasser, couché dans l'herbe, et je me suis endormi.

— Ce n'est pas bien, vois-tu, frère, j'ai été fort inquiet ; je craignais qu'un accident ne te fût arrivé.

— C'est vrai, j'ai eu tort ; cela ne m'arrivera plus.

Les deux cousins s'embrassèrent et se mirent à leur ouvrage.

Le soir, ils allèrent s'asseoir, selon leur habitude, sur un banc, au fond du jardin. Comme la veille, au bord de la rivière, ils pensaient à Clarisse.

François élevait sans peine l'édifice de son bonheur ; il ne voyait aucun obstacle se dresser entre lui et la jeune fille. Prosper était sombre : une lutte terrible s'engageait entre son cœur et sa raison : il voulait éloigner sa pensée de Clarisse ; mais la belle jeune fille était tout en lui.

— A quoi penses-tu ? demanda tout-à-coup François.

— Je pense à toi.

— A moi ?

— Oui. Et toi tu penses à...

— A Clarisse, acheva vivement François. Tu as donc deviné ?

— C'était facile. Tu l'aimes bien, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, je l'aime ! Hier soir, comme elle était belle !

— Tu l'admirais, tu la dévorais des yeux.

— Alors tu as compris ?

— Oui, et je me suis dit : Si un autre aimait Clarisse, ce serait un malheur pour lui, car elle est riche, il n'y a que François qui puisse être son mari.

— Et si elle ne m'aime pas, Prosper ?

— Si elle ne t'aime pas ! s'écria le jeune homme ; elle ne t'a donc pas dit qu'elle t'aimait ?

— Je ne lui ai pas encore parlé de mon amour.

— Elle t'aime, François !

— Je ne sais pas.

— Hier, est-ce qu'elle n'a pas paru te rechercher ?

— Oui, peut-être.

— Eh bien ! c'est une preuve.

— Tu as raison, Prosper ! Clarisse sera ma femme.

En ce moment, on entendit la voix du fermier qui les appelait.

Le lendemain François fut d'une gaieté folle. Les paroles de son cousin lui avaient fait entrevoir la possibilité d'être aimé de Clarisse. Il prit la résolution de parler de son amour à son père, qui, se trouvant fréquemment avec le fermier Richard pouvait aisément le préparer à une demande en mariage.

Dès qu'il se trouvait seul avec son cousin, il l'entretenait de son amour, de ses espérances, sans s'apercevoir, sans se douter même qu'il la torturait et que chacune de ses joies était une blessure cruelle au cœur du malheureux.

Prosper était devenu triste, taciturne ; on le surprenait, parfois, plongé dans de sombres pensées. Si on lui demandait la cause de sa tristesse, il répondait évasivement. Souvent, travaillant près de François, de grosses larmes s'échappaient de ses yeux, et il se cachait pour les essuyer. Mais s'il se trou-

vain seul, un instant, il les laissait couler, car elles le soulaçaient.

Le dimanche, on ne le voyait plus, comme autrefois, avec les jeunes gens du village. Ceux-ci disaient à François :

— Où donc est Prosper ? Pourquoi n'est-il pas avec nous ?

— François, embarrassé, ne savait que répondre.

Pendant ce temps, Prosper errait dans les endroits déserts ; seul, il se trouvait moins malheureux ; l'amour sans espoir aime la solitude. Couché sous un arbre au fond du bois, il pensait à Clarisse et lui parlait. Il écoutait le chant des oiseaux, le bruissement du vent dans les feuilles, et son âme s'entretenait avec eux. Il croyait les entendre gémir et soupirer et il gémissait et soupirait pour leur répondre. Il avait cru pouvoir vaincre sa passion, et tous ses efforts n'avaient servi qu'à la rendre plus vive, plus profonde.

Prosper était aimé dans la commune. Les mères de famille, autrefois les compagnes et amies de sa mère, s'étaient prises d'affection pour l'orphelin.

— On s'étonna donc beaucoup lorsqu'on ne vit plus le neveu du fermier sourire à tout le monde les jours de fête.

— Vous croirez ce que vous voudrez, disait une commère, mais ce pauvre Prosper me fait de la peine. On le voit dans les champs s'arrêter brusquement, gesticuler et parler aux arbres.

— Sainte Vierge ! le pauvre garçon serait-il devenu fou ?

— Hélas ! on le dit. Quel malheur ! Pauvre Prosper !

— Allons donc ! fit une bonne vieille, en essuyant les vers de ses lunettes, il n'est pas plus fou que vous et moi ; un garçon qui est plein d'esprit, la meilleure tête du pays !

— Un instant, mère Durand, riposta une commère dont le fils venait d'entrer au grand séminaire, la meilleure tête du pays ! comme vous y allez !

— Je le soutiens, soit dit sans offenser ni vous, ni votre fils qui se fait abbé.

La mère du séminariste se mordit les lèvres de dépit.

— Mais enfin, mère Durand, si vous savez ce qu'a Prosper, dites-le nous.

— Mes enfants, dit sentencieusement la bonne femme, Dieu seul le sait.

— Je crois, dit une autre paysanne, qu'il n'est pas heureux chez son oncle Bertrand.

— Bertrand l'aime autant que son fils, répondit la mère Durand.

— Alors, c'est à n'y rien comprendre. Pourquoi est-il si triste ? Pourquoi court-il les champs quand les autres jeunes gens se divertissent ?

— Dieu seul le sait, répéta une seconde fois la mère Durand.

— Je crois tout bonnement, moi, qu'il est amoureux, dit alors une grosse paysanne, qui n'avait pas encore parlé.

— Amoureux ! par exemple ; mais il n'y a pas là de quoi mourir de chagrin.

— Non, en vérité, et si ce n'est que ça...

— Il est joli garçon, fit une jeune veuve de vingt ans.

— C'est un jeune homme très rangé, dit la maman de trois filles à marier.

— Il ne fréquenta pas les cabarets, lui, soupira la femme d'un ivrogne.

— Il va à la messe tous les dimanches, s'empressa d'ajouter une jeune et jolie dévote.

Tout ce qu'on disait de Prosper ne tarda pas à arriver aux oreilles de François ; mais il ne parla point de ces cancans à son cousin, craignant de lui faire de la peine.

On arrivait à la veille des vendanges. Un dimanche, après les vêpres, toute la jeunesse du village se trouvait réunie dans un pré, derrière la maison du fermier Richard. Un bal champêtre avait été improvisé. Les mamans faisaient cercle autour des danseurs, et les hommes, assis à des tables apportées sur les lieux à l'occasion de la fête des vendanges, vidaient joyeusement force bouteilles de la dernière récolte, en jouant aux cartes.

Prosper avait cédé aux instances de François et était venu

avec lui. Il se tenait debout à quelque distance de la place occupée par les danseurs. Clarisse dansait avec François. Il suivait des yeux tous les mouvements de la jeune fille.

— Comme elle est heureuse ! pensait-il. Ah ! si elle savait ce que j'ai déjà souffert et ce que je souffrirai encore pour elle ! Mais, non, elle l'ignorera toujours.

A ce moment, son regard rencontra celui de Clarisse. Elle le regardait avec une telle expression de douceur qu'il se sentit remué dans tout son être. Un nuage tomba sur ses yeux, son cœur se mit à battre avec violence, ses jambes fléchirent et il chercha un appui contre un arbre.

Clarisse l'avait vu pâlir et chanceler et avait été sur le point de s'élançer vers lui. Mais elle attendit la fin du quadrille. Alors, quittant brusquement François, elle se dirigea vers Prosper. La voyant s'approcher, le jeune homme avait peine à contenir son émotion. Il sentait la joie entrer dans son cœur.

— Vous souffrez, lui dit Clarisse en lui prenant la main ; pourquoi ne cherchez-vous pas à vous distraire un peu ?

Prosper la contemplant avec ivresse.

— Autrefois, reprit Clarisse, vous me faisiez danser ; ne le voulez-vous pas aujourd'hui ?

— Si, si, je le veux, je le veux ! s'écria-t-il éperdu.

Et il prit place au quadrille avec la jeune fille.

Les couleurs revinrent sur ses joues amaigries, ses traits s'animent, un éclair de joie illumina son front et le sourire reparut sur ses lèvres. Il oubliait François, il ne voyait plus que Clarisse qui lui souriait. Et quel sourire ! Elle ne l'avait jamais eu pour personne, ce sourire, pas même pour François.

Le quadrille terminé, il reconduisit Clarisse à sa place.

— Je vous remercie, Prosper, lui dit-elle, je suis heureuse que vous ayez bien voulu danser avec moi.

— Le bonheur est pour moi, Clarisse, et si j'osais vous prier de m'accorder une nouvelle contredanse.

— Mais avec plaisir, répondit Clarisse devenue très rouge.

Prosper s'éloigna, il avait besoin de se trouver pendant quelques instants seul avec ses pensées.

Oh ! ce sourire de Clarisse et ce qu'il avait lu dans son regard !

— Mais si je me trompais ! se disait-il.

Et il appuyait la main sur son front, comme pour arrêter sa pensée flottante.

Comment devait-il interpréter cet intérêt, cette sympathie que lui avait témoigné la jeune fille ?

Il s'arrêta.

Quelques arbres le séparaient de la dernière des tables occupées par les buveurs.

A cette table étaient assis le fermier Richard et le fermier Bertrand.

— Vous aurez cette année un bon tiers de récolte en plus que l'année dernière, voisin Bertrand, disait le fermier Richard.

— C'est bien possible, répondit Bertrand, souriant d'un air fin.

— Cela est certain, car vous avez quatre bons arpents de vigne nouvellement achetés, et l'année est meilleure.

— J'en aurai besoin, voisin Richard ; voici venir le tirage au sort et j'ai deux garçons à faire remplacer, s'ils ont de mauvais numéros.

— Malgré cela, Bertrand, vous êtes plus heureux que moi.

— Comment l'entendez-vous ?

— Vous avez un fils.

— Mais vous avez une fille, Richard.

— Ce n'est pas elle qui peut me remplacer.

— Mariez-la, vous aurez un fils.

— Je ne demanderais pas mieux, mais...

— Après vous, Richard, je suis, sans vanité, le plus riche cultivateur du canton ; ne croyez-vous pas que François serait un bon parti pour votre Clarisse ?

— Franchement, Bertrand, j'y ai déjà pensé.

— Eh bien ! je dois vous dire que nos enfants ne se dépla-

sent point ; François n'en a touché deux mots, et je crois que nous ferions bien de les marier.

Prosper, qui entendait, était pâle comme un mort.

— Touchez là, dit Richard, tendant la main à Bertrand, c'est chose convenue.

Les deux fermiers se donnèrent une chaude poignée de mains. Puis choquant leurs verres :

— Au mariage de nos enfants ! dit Richard.

— Au mariage de nos enfants ! répéta Bertrand

Prosper n'eut pas la force d'en entendre davantage ; il s'en alla en chancelant comme un homme ivre. Il lui semblait que la terre se renversait et que les arbres, déracinés, allaient tomber sur sa tête et l'écraser.

Les éclats de voix, les cris joyeux arrivaient à ses oreilles comme des ricanements.

Il s'enfuit le cœur brisé, fou !

Sa dernière illusion, illusion d'un moment, après lui avoir montré le ciel entr'ouvert, venait d'être détruite et de le replonger dans la réalité, peut être plus malheureux encore qu'auparavant.

— C'est fini, s'écria-t-il, elle est perdue pour moi, elle sera la femme de François, et moi je partirai !

III

Quelques mois se sont écoulés depuis la fête des vendanges. Les deux cousins ont tiré au sort. Prosper avait vu arriver ce jour avec un âpre plaisir. Voulant absolument s'éloigner de Clarisse, être atteint par la loi de recrutement lui semblait un bonheur. Mais contre son attente, il amena un des derniers numéros.

On était aux premiers jours de mai ; le conseil de révision venait de prendre son contingent d'hommes dans le canton. François, moins favorisé que son cousin, en faisait partie.

— Je partirai à sa place, se dit Prosper.

Il déclara son intention à son oncle.

— Quoi ! s'écria le fermier, tu veux partir pour François, que je peux faire aisément remplacer, tu veux nous quitter ! tu ne te plais donc plus avec nous ? Cependant je t'ai aimé à l'égal de ton cousin.

— C'est vrai, mon oncle ; aussi je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour moi. Vous m'avez servi de père, mon oncle, et je veux que vous m'aimiez toujours comme votre fils.

— Alors, pourquoi veux-tu me quitter ? dit le fermier, en essayant une larme.

— Je désire être soldat.

— Es-tu bien sûr de ne pas te repentir de ce que tu vas faire ?

— Oui. Du reste, je reviendrai ; ce n'est qu'une séparation de quelques années.

— Sept ans, Prosper, et cela compte dans la vie d'un homme.

— On ne perd pas son temps en servant la patrie.

— Enfin, tu veux être soldat ; cela me fait de la peine, mais je ne contrarierai point tes idées. Pars donc pour François. Quoi qu'il arrive, souviens-toi du bonhomme Bertrand ; tu auras toujours un abri sous son toit et une place dans son cœur.

Prosper embrassa son oncle avec effusion. Le fermier pleurait.

— Je ne te propose pas le prix du remplacement de François, reprit Bertrand, ce serait t'offenser ; mais j'aurai soin de garnir ta bourse avant ton départ, et chaque fois que tu auras besoin d'argent, ne crains pas de m'en demander, j'en aurai toujours pour toi.

Quelques jours après, les formalités exigées pour le remplacement étaient remplies. Prosper, ayant déclaré vouloir partir immédiatement, reçut l'ordre d'aller rejoindre son régiment, qui était alors en garnison dans une ville de l'est de la France.

Lorsqu'on apprit au village le départ prochain de Prosper, l'étonnement fut général. Les uns accusaient Bertrand de vouloir se débarrasser de son neveu ; mais c'était le petit nom-

bro. Les autres se livraient à des commentaires sur l'événement qui restait inexplicable.

Cependant Prosper ne voulut point partir sans voir Clarisse une dernière fois.

Le soleil couchant incendiait les cimes des grands arbres, et les oiseaux, dans les feuilles, chantaient leur chanson du soir.

Prosper errait depuis une heure autour du jardin du fermier Richard sans avoir aperçu Clarisse. Il s'en retournait découragé lorsque, à travers une haie d'aubépine en fleur, il vit la jeune fille qui s'avançait lentement sous les arbres du jardin.

Une nuance de tristesse répandus sur son visage en altérait la fraîcheur ; ses yeux avaient perdu leur éclat habituel, tout en conservant l'expression indéfinissable qui faisait bondir le cœur de Prosper ; ses cheveux agités par le vent ondulèrent sur son cou. Elle était rêveuse, et tout en passant sous les pommiers, elle leur arrachait des fleurs qu'elle roulait dans ses mains et laissait ensuite tomber à ses pieds.

Prosper ne pouvait se lasser de l'admirer, et, malgré sa timidité, sans la haie qui défendait l'entrée du jardin, il se serait élancé vers elle pour tomber à ses genoux.

Clarisse n'était plus qu'à une faible distance de lui. Craignant d'être vu, il allait se retirer lorsque la jeune fille l'aperçut.

— Ah ! fit-elle.

Et, vivement, elle s'approcha de la haie.

Prosper rougit et se mit à trembler de tous ses membres.

— Clarisse, balbutia-t-il, je pars demain et je... je venais...

— Vous partez demain, je le sais ; vous quittez ceux qui vous aiment, votre oncle, votre cousin...

— Il le faut.

— C'est vous qui l'avez voulu.

— C'est vrai. Mais si vous saviez...

— Ah ! Prosper, n'êtes-vous pas un ingrat ?

— Ingrat ! Non, non, ne croyez pas cela.

— Pourtant...

— Je souffrais, Clarisse, j'étais malheureux...

— Pourquoi ?

— Je ne pouvais pas vous voir épouser François.

— Moi, épouser votre cousin, jamais ! s'écria-t-elle.

— Mon Dieu, est-ce que vous ne l'aimez pas ?

— Ah ! Prosper, fit Clarisse avec un accent de reproche

— Ainsi, je m'étais trompé ! Mais lui, François, il me l'a dit.

— Il me l'a dit aussi.

— Ah ! Clarisse, vous ne savez pas tout. Oui, j'ai cru que vous aimiez François. Maintenant, comprenez-vous pourquoi j'ai tant souffert ?

— Hélas ! je crois comprendre, répondit la jeune fille d'une voix oppressée.

— Eh bien ! oui, murmura-t-il, je vous aime aussi.

— Ah ! Prosper !

— Je vous aime, continua-t-il, ne comprenant pas l'aveu exprimé par l'exclamation de la jeune fille, je vous aime et vous me pardonnerez d'oser vous le dire... Si vous saviez ce que j'ai souffert de mon amour ! Oh ! aimer sans espoir, c'est horrible ! Constamment je me reprochais de vous aimer ; j'ai voulu vous oublier, mais plus je faisais d'efforts pour vous éloigner de ma pensée et reprendre mon cœur, plus mon amour devenait ardent et s'empara de tout mon être. Que faire ? M'éloigner de vous ; il le fallait. Demain, je partirai. Je m'en vais pour longtemps, pour toujours, peut-être.

— Prosper, pourquoi ne m'avez-vous pas dit plus tôt que vous m'aimiez ?

— A quoi bon ? répondit-il tristement. Cependant un jour, — oh ! j'étais fou, — j'ai cru deviner que vous m'aimiez.

— Ah ! vous avez cru deviner ! exclama Clarisse.

— C'était à la fête des vendanges ; j'étais triste, vous êtes venue à moi, vous m'avez parlé... Oh ! ce jour-là, votre regard, votre sourire ! Eh bien ! Clarisse, j'ai cru lire dans vos yeux...

— Que je vous aimais ?

—Oui.

—Vous ne vous trompiez pas, Prosper, je vous aimais alors, comme je vous aime encore.

—Vous m'aimez ! vous m'aimez ! s'écria-t-il ; oh ! oh ! oh !... Et je dois partir !

—Non, répliqua vivement la jeune fille, vous ne partirez pas !

—Il est trop tard, je ne m'appartiens plus ! soupira-t-il.

Clarisse comprit et elle lui dit en pleurant :

—Prosper, je vous attendrai.

—Merci, Clarisse, Merci ! Ah ! vous me donnez tout le courage, toute la force dont j'ai besoin.

—Nous nous écrirons.

—Oui, souvent.

Ils se penchèrent sur la haie, leurs têtes se rapprochèrent, et la bouche de Prosper mit un baiser sur le front de Clarisse.

—A revoir ! dit-elle, en enveloppant Prosper de son regard mouillé de larmes.

—Adieu ! répondit le jeune homme.

Ce mot " adieu " était un cri de douleur.

La jeune fille s'éloigna en s'enfonçant sous les arbres. Prosper rentra chez son oncle. François l'attendait. Les deux cousins causèrent longtemps.

—Frère, tu vas manquer à mon bonheur, avait dit François ; le jour de mon mariage ma joie ne sera pas complète, parce que tu ne seras pas près de moi pour en prendre ta part.

A cela, Prosper n'avait pas répondu. Est-ce qu'il pouvait briser le cœur de François, en lui disant que c'était lui, Prosper, qui était aimé de Clarisse ? Mais les paroles de son cousin l'avaient douloureusement frappé. Il voulut de nouveau sacrifier l'amour à l'amitié.

—C'est moi qu'elle aime, se dit-il ; mais sept ans, c'est long : ai-je le droit d'exiger qu'elle m'attende ? Je ne lui écrirai pas. Si elle m'oublie, elle épousera François et ils seront heureux. Si, au contraire, elle m'attend, mon cousin se sera marié avec une autre et, à mon retour, je pourrai l'aimer et être heureux sans trouble.

Telles furent les pensées qui agiteront Prosper pendant la dernière nuit qu'il passa à Grisolles

IV

Depuis le départ du jeune soldat, Clarisse ne sortait plus que rarement de la ferme. Pendant un mois elle avait été bien triste ; elle pleurait souvent. Assise près de la fenêtre de sa chambre, regardant le ciel, sa pensée traversait l'espace à la recherche de Prosper. Elle n'était plus la jeune fille riieuse et enjouée que nous avons vue danser dans la prairie. L'amour l'avait faite femme.

Peu à peu, elle se sentit plus calme et s'habitua à supporter l'absence de celui qu'elle aimait. Mais tous les matins, lorsque le facteur passait, son cœur battait violemment. Elle attendait toujours une lettre qui n'arrivait point.

François la voyait souvent ; mais dès qu'il essayait de lui parler de son amour, elle trouvait le moyen de porter la conversation sur un autre sujet. Et c'était de Prosper, toujours de Prosper que Clarisse parlait. Plus clairvoyant, il aurait bien vite découvert les secrets sentiments de la jeune fille ; mais aveuglé par son amour, il ne s'apercevait pas de la persistance avec laquelle Clarisse l'amenait à lui parler constamment du soldat. Et puis il lui paraissait si naturel qu'on pensât à Prosper, il était si heureux de causer de lui avec Clarisse !

Un jour il pria son père de rappeler au fermier Richard ce qui avait été convenu entre eux.

—C'est bien, dit Bertrand, je verrai Richard demain, et nous fixerons l'époque de ce mariage qu'il désire autant que moi.

Richard se promenait dans son jardin avec sa fille lorsqu'on vint l'avertir que Bertrand demandait à lui parler.

—Je vais revenir, dit-il à Clarisse en la quittant ; je me doute de ce qui amène Bertrand, et je ne veux pas le faire attendre.

—M. Bertrand chez mon père, lui qui n'y vient jamais ! se dit Clarisse. Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle en pâlissant, je devine, je comprends, c'est...

Elle n'acheva pas. Ses yeux devinrent fixes et elle laissa tomber sa tête dans ses mains. Elle resta ainsi longtemps, sans mouvement. Enfin elle se ranima, quitta le banc où elle s'était assise et se mit à marcher sous les arbres, fiévreusement agitée. Elle s'arrêta au fond du jardin contre la haie d'aubépine. Hélas ! les fleurs n'y étaient plus et Prosper était parti ! Elle se mit à sangloter ! A ce moment son père l'appela.

Déjà ! murmura-t-elle.

Elle rentra à la ferme.

—Petite, dit le fermier, j'ai une nouvelle à t'annoncer, à laquelle tu t'attends peut-être un peu... Eh bien ! tu ne dis rien ?

—Je vous écoute, mon père.

—Eh bien ! oui, fillette, on va te marier.

—Mais...

—Oui, oui, nous venons d'arranger ça, Bertrand et moi. Es-tu contente ?

—Mais, mon père...

—C'est bien, tu aimes François, je le sais ; tout est pour le mieux.

—Mon père, écoutez-moi...

—Me remercier ! c'est inutile. Si j'accepte François pour gendre, c'est qu'il me convient.

—Cependant, mon père, si je ne voulais pas me marier !

—Ta, ta, ta, tu le veux, voilà l'essentiel.

—Mon père, vous vous trompez.

—Comment ! je me trompe ?

—Je ne veux pas encore me marier.

—Et pourquoi, s'il te plaît ?

—Je suis trop jeune.

—Tu auras dix-huit ans à la Noël.

—Je n'aime pas François, mon père.

—Autre histoire ; depuis quand ne l'aimes-tu pas ?

—Je ne l'ai jamais aimé.

—Je n'en crois rien ; Bertrand m'a dit le contraire ; et puis quand même tu n'aimerais pas François, il te convient et à moi aussi, cela suffit.

—Mon père, vous ne voulez pas vouloir que je sois malheureuse.

—Je veux que tu sois la femme de François Bertrand. Ecoute, Clarisse, je me fais vieux, j'ai besoin de repos ; il me faut un gendre, et je ne vois que François à qui je puisse confier l'exploitation de ma ferme.

Moi, maintenant, vois-tu, je ne suis plus bon à rien ; je suis un vieux tronc à remplacer.

—Clarisse savait combien son père était impérieux, absolu en tout et terrible dans ses colères. Comment éviter ce mariage ? Pour le moment il lui fallait obtenir un délai. Pendant ce temps, elle trouverait un autre empêchement.

—Vous n'êtes plus jeune, mon père, répondit-elle, cela est vrai ; mais, Dieu merci, vous pouvez encore diriger les travaux de votre ferme. Je ne suis pas disposée à me marier maintenant ; attendez jusqu'aux vendanges ; d'ici là, j'aurai pris mon parti, et je me serai habituée à considérer François comme mon mari. Peut-être pourrai-je l'aimer, ajouta-t-elle plus bas.

—C'est loin, les vendanges, répliqua le fermier ; mais enfin, puisque tu le désires, je t'accorde ce délai. Demain, j'en préviendrai Bertrand.

Clarisse se remit à espérer. C'était beaucoup d'avoir plusieurs mois devant elle.

—A partir de ce jour, elle évita de se trouver seule avec François. Elle attendait toujours une lettre de Prosper. Trois mois se passèrent. L'époque du mariage fixée par elle était arrivée, et elle se sentait moins que jamais disposée à épouser François.

Un matin, son père lui dit :

—Clarisse, les vendanges sont faites. J'ai vu Bertrand hier. Il est aussi impatient que moi. A quand le mariage ?

—Mon père, répondit Clarisse, je ne suis pas encore décidée à me marier. Attendons, le vous prie, le printemps prochain.

—Tu te moques de moi, de Bertrand et de son fils ! s'écria le fermier avec colère ; c'est trop jouer avec notre patience. Dans quinze jours tu seras la femme de François.

Richard s'en alla furieux.

Il revint deux heures après et retrouva sa fille assise où il l'avait laissée. Ses yeux étaient rouges. Il comprit qu'elle avait beaucoup pleuré.

—Tu m'as demandé de retarder ton mariage jusqu'au printemps prochain, lui dit-il ; c'est convenu ; mais ce n'est pas moi qui t'accorde ce nouveau délai, c'est François qui le réclame pour toi.

Clarisse sut gré au jeune homme de cette preuve d'affection qu'il lui donnait et l'en remercia dans son cœur. De nouveau elle espéra.

Mais les jours s'égreuaient. Et toujours pas de nouvelles du soldat. On apprit seulement, vers la fin de janvier, que son régiment avait été envoyé en Algérie.

—C'est fini, se dit Clarisse, il m'a oublié il ne m'aime plus !

François venait la voir de temps à autre. Un jour elle le reçut mieux qu'à l'ordinaire. Cet accueil, tout nouveau pour lui, l'encouragea à parler de son amour. Clarisse l'écouta, ce qu'elle n'avait pas fait encore.

D'ailleurs, François ne déplaisait pas à la jeune fille ; elle s'imaginait qu'elle pourrait l'aimer. Dans cette pensée, elle vit arriver sans effroi les premiers jours du printemps.

Clarisse, comme la plupart des jeunes filles, ignorait les causes mystérieuses des attractions de l'amour. Elle croyait que la sympathie, fortifiée par l'estime, devait s'accroître dans un mutuel échange d'affections. Elle ne soupçonnait pas les mille épreuves de la vie en commun, dans lesquelles se brisent les cœurs qui ne sont pas étroitement unis.

Vers le milieu du mois d'avril, à la grande satisfaction de son père, Clarisse Richard devint la femme de François Bertrand.

Bertrand, avec l'aide d'un garçon de ferme intelligent, pouvait encore conduire ses travaux pendant plusieurs années. François quitta son père pour se mettre à la tête de la ferme du fermier Richard, qui lui en céda la direction avec joie. Sa fille mariée selon ses vœux, il ne désirait plus qu'un bon fauteuil au coin du feu, sa bouteille près de lui et un ou deux marmots à faire sauter sur ses genoux.

François partageait son temps entre son travail aux champs et sa femme, qu'il aimait avec la passion d'un premier et unique amour.

Clarisse était bonne et prévenante pour lui. Il ne lui demandait pas autre chose. C'était là tout le bonheur qu'il avait rêvé.

Dans les premiers temps qui suivirent le mariage, Clarisse essaya franchement d'aimer son mari. Elle chercha à lui donner tout ce qu'il y avait d'affection libre dans son cœur.

Les soins qu'elle dut apporter dans l'arrangement du nouveau ménage, lui donnèrent pendant quelques jours une activité qui l'absorba complètement. Le souvenir de Prosper se présentait plus rarement à sa pensée, elle espéra qu'elle cesserait de l'aimer. Mais son amour avait été trop grand et trop bien maître de son cœur pour ne pas y rester.

Insensiblement, un ennui invincible s'empara d'elle. Souvent elle se surprenait à rêver, et comme si on l'eût réveillée brusquement, elle tressaillait. Elle aimait à se rappeler ses belles années de jeune fille, alors qu'elle était libre, insoucieuse, heureuse. Malgré l'amour de son mari, ses attentions, la tendresse dont il l'entourait, elle ne se trouva point satisfaite. Tout semblait triste autour d'elle, quelque chose manquait à son cœur.

Elle pensa de nouveau à Prosper, et son amour, un instant comprimé, revint plus vif et plus violent. L'état de son cœur l'effraya. Elle voulut puiser dans l'amour de son mari la force qui lui manquait pour éloigner Prosper de sa pensée. Elle chercha à trouver en lui les qualités et les charmes extérieurs

qu'elle admirait chez son cousin ; et, un instant, elle crut aimer ce fantôme de l'illusion.

Mais le rêve dura peu. Alors, découragée, sans force, brisée par la lutte, elle se laissa dominer par son amour et regretta le bonheur qui lui était échappé.

Ses traits s'altérèrent, ses fraîches couleurs disparurent, ses joues se creusèrent ; elle se plongea dans une noire mélancolie : terribles effets des tortures de l'âme.

François s'alarme sérieusement du changement de sa femme ; il employa tout ce que put lui suggérer sa tendresse pour chasser cette tristesse à laquelle il ne comprenait rien.

Aux questions qu'il lui adressait sur ce qu'elle éprouvait, ressentait, Clarisse répondait invariablement :

—Je ne souffre pas, je n'ai rien.

Souvent il insistait.

—Mais pourquoi es-tu si triste ? lui disait-il.

—Je n'en sais rien, répondait-elle.

Et c'était tout.

Plus d'une fois il la surprit essayant furtivement une larme.

—Pourquoi pleures-tu ? lui demanda-t-il un jour.

—Je ne pleure pas, répondit-elle.

Après cette réponse, il n'osa plus l'interroger.

Mais il se dit, le cœur affreusement serré :

—Elle me cache quelque chose, elle a un secret pour moi.

Pour le découvrir, ce secret, il chercha l'impossible. Cependant il se demandait :

—Suis-je aimé ?

Mais Clarisse était toujours pour lui douce, bonne, affectueuse.

—Si elle ne m'aimait pas, se disait-il, elle ne serait pas ainsi avec moi.

Il aimait mieux croire que douter.

V

Un soir, — on était au mois de juillet — l'air était imprégné du parfum des fleurs, les blés ondulaient dans la plaine et la cigale chantait dans les hautes herbes. Un jeune homme portait l'uniforme de sous-officier suivait le chemin de grande communication qui traverse Grisolles. C'était Prosper. De temps à autre il s'arrêtait pour essuyer la sueur qui ruisselait sur son front.

Son œil interrogeait les lieux et les objets ; en les reconnaissant, il leur souriait comme à des amis que l'on revoit, comme on sourit à de doux souvenirs.

Tout à coup, il s'arrêta et appuya la main sur son cœur pour en comprimer les battements précipités. Il venait d'apercevoir le clocher et les premières maisons du village. Mais les deux principales habitations fixèrent seules son attention : la maison de son oncle Bertrand et celle du fermier Richard.

Au bout de quelques minutes, il se remit en marche, mais à travers champs, pour ne pas être rencontré par quelqu'un du village.

Il ne savait rien de ce qui s'était passé à Grisolles depuis son absence. Allait-il retrouver Clarisse libre, l'attendant ? Il l'espérait. L'insensé ! Cependant l'idée lui vint qu'elle avait pu épouser François. Il la repoussa. Clarisse n'avait pu oublier la promesse qu'elle lui avait faite de l'attendre ; il ne songeait pas que lui-même avait manqué à la sienne en ne donnant pas de ses nouvelles.

Bientôt il se trouva derrière la maison du fermier Richard. Il marchait contre la haie du jardin.

—Oui, se disait-il, c'est bien ici que je l'ai vue la dernière fois. J'allais m'éloigner, le cœur triste, lorsque je l'aperçus, s'avancant lentement sous les arbres. Elle était...

Il s'arrêta brusquement. Clarisse était là, marchant sous les arbres. Comme sept ans auparavant, elle se dirigeait de son côté, et comme à cette époque elle était triste et rêveuse. Il crut d'abord à une hallucination. Mais non, c'était bien Clarisse ; il entendait le frôlement de sa robe sur l'herbe. Elle vint s'asseoir sur un banc de pierre, qui avait été placé sous un

pommier depuis son départ, et il se souvint que c'était à cette même place qu'elle lui avait dit adieu. Ses membres tremblèrent comme la feuille d'automne prête à tomber, il cessa un instant de respirer et une sensation étrange lui serria les flancs. Il vit à quelques pas de lui une trouée dans la haie, il s'y lança, et avant que la jeune femme eut eu le temps de se reconnaître, il était à ses genoux.

Au même instant, un troisième personnage se glissait près d'eux dans un massif de noisetiers. C'était François.

De loin il avait cru reconnaître Prosper ; il s'était dirigé vers lui et allait lui adresser la parole lorsqu'il le vit pénétrer dans le jardin et tomber à genoux devant sa femme. Sa surprise et son émotion furent telles que, momentanément toutes ses facultés l'abandonnèrent.

— Prosper, vous, c'est vous ! s'écria Clarisse.

— Je suis libre, Clarisse, et je reviens pour vous aimer !

— Oh ! taisez-vous ! fit-elle avec effroi

— Pourquoi, Clarisse, pourquoi ? Aujourd'hui, comme il y a sept ans, je vous aime, je vous adore !

Il avait pris une des mains de la jeune femme et la couvrait de baisers.

Clarisse la retira vivement.

— Prosper, laissez-moi ! s'écria-t-elle d'une voix oppressée ; relevez-vous. Mon Dieu, si quelqu'un nous voyait...

— Je voudrais crier au monde entier que je vous aime !

— Mais vous ne savez donc pas ?...

— Je ne sais qu'une chose, c'est que je vous aime, que je n'ai jamais cessé de vous aimer et que mon cœur et ma vie sont à vous !

— Encore une fois, taisez-vous ! Prosper, je .. je suis mariée, dit-elle d'une voix brisée.

— Mariée ! s'écria-t-il, en se dressant comme par un ressort, mariée !

Clarisse laissa tomber sa tête sur son sein.

— Ah ! c'est ma faute, c'est ma faute ! reprit Prosper d'une voix mouillée de larmes.

Puis après un silence :

— Clarisse, reprit-il, vous êtes la femme de François ; il était digne de vous et il vous aimait ; je comprends que vous n'ayez oublié, je n'ai pas le droit de vous adresser un reproche. Rendez votre mari heureux, Clarisse, donnez lui tout le bonheur qu'il mérite.

La jeune femme étouffa un soupir.

— Si je suis malheureux, moi, continua-t-il, je l'ai voulu ; je ne vous ai pas écrit, j'ai eu tort, je le reconnais ; vous avez cru que je ne vous aimais plus, et...

Sa voix se perdit dans un sanglot. Après un nouveau silence, il reprit :

— Clarisse, je vais tout de suite m'éloigner de Grisolles et je n'y reviendrai jamais. Mon retour n'est connu que de vous, car personne ne m'a vu ni rencontré. Ne dites rien à François ; il doit ignorer que j'étais revenu. Ah ! que rien ne trouble son bonheur, sa tranquillité ! Et maintenant, Clarisse, adieu, adieu ! Pensez quelquefois à l'exilé.

La jeune femme fit un mouvement comme pour le retenir. Elle aurait pu lui dire, car elle le pensait :

— Non, ne pars pas, reste près de moi, je t'aime toujours ! Mais elle ne prononça pas un mot.

Prosper s'élança hors du jardin et disparut. Et Clarisse, qui s'était dressée debout, retomba sur le banc, essayant vainement d'étouffer ses sanglots.

François avait tout entendu. Il venait enfin de découvrir le secret de la tristesse et des larmes de sa femme, découverte affreuse, qui lui enlevait pour toujours sa tranquillité. Bien des choses maintenant lui étaient expliquées.

Ainsi, Prosper aimait Clarisse et était aimé d'elle. Cette taciturnité qu'il avait autrefois remarquée chez son cousin était causée par leur rivalité d'amour. Et Prosper s'était fait soldat pour lui abandonner Clarisse ; il avait voulu se dévouer. Il se rappelait ces conversations dans lesquelles, faisant abnégation de lui-même, Prosper l'encourageait à aimer Clarisse, lui di-

sant : "Toi seul es digne d'elle, c'est toi seul qu'elle peut aimer." Oui, il s'expliquait tout, maintenant, Clarisse aimait Prosper, et c'était parce qu'elle l'aimait et lui avait promis de l'attendre qu'elle avait pendant près de deux ans retardé leur mariage. Obéissant aux ordres de son père, elle s'était mariée contre sa volonté...

Sa première pensée, en voyant Prosper s'éloigner à grands pas, avait été de le rappeler, de le forcer à revenir. Mais que lui aurait-il dit ? Quels moyens pouvait-il employer pour le retenir ? Aucun. Il le laissa donc partir.

Clarisse étant rentrée à la ferme, il sortit du jardin, il se mit à errer dans la campagne. Il fit plusieurs comparaisons entre lui et son cousin, et toujours à l'avantage de Prosper, de Prosper qui s'était sacrifié. Il est vrai qu'alors il ignorait son amour pour Clarisse. Mais, aujourd'hui, qu'il savait tout, devait-il accepter le dévouement de son cousin et le sacrifice de sa femme ? Prosper et Clarisse s'aimaient et tous deux souffraient par lui. Il avait fait le malheur de ces deux êtres qu'il chérissait et pour lesquels il aurait donné sa vie.

— Non, s'écria-t-il, je ne pourrai jamais supporter la pensée que Prosper vivra malheureux, loin de Grisolles, à cause de moi. Et Clarisse ? Lorsque je la verrai pleurer, penser à lui, le regretter... Ah ! c'est horrible ! Prosper, mon rival, lui que j'appelais mon frère ! Ah ! il faut bien que ce soit lui pour que je leur pardonne de s'aimer, pour ne pas les maudire ! Et pourtant, s'écria-t-il avec douleur, elle est ma femme, j'ai des droits à son amour ! Ah ! malheureux, malheureux que je suis ! c'est lui qu'elle aime !

Il sentait la jalousie le mordre au cœur, et il courait comme un insensé à travers champs. Puis revenant à des pensées mieux en rapport avec son caractère et ses sentiments généraux, il s'accusait impitoyablement.

Pourquoi n'avait-il pas deviné qu'ils s'aimaient ? Clarisse ne voulait pas se marier ; il aurait dû comprendre. N'était-ce pas lui, en quelque sorte, qui l'avait forcée à l'épouser ? En les séparant, il avait détruit leur bonheur, brisé leur avenir.

Clarisse, nous le savons, était rentrée à la ferme. Elle avait été sur le point de se trahir et elle s'applaudissait d'avoir eu la force de se taire, le courage de laisser partir Prosper sans lui avoir laissé deviner qu'elle n'avait pas cessé de l'aimer.

Mais sa force n'avait été qu'un suprême effort de volonté. Si Prosper était resté quelques instants de plus avec elle, il ne lui aurait plus été possible de contenir les élans de son cœur.

Croyant pouvoir ainsi se rendre forte contre elle-même, elle résolut de tout avouer à son mari, de se jeter dans ses bras, en lui criant :

— Sauve-moi ! Protège-moi contre cet amour que j'ai donné à un autre ! Je veux t'aimer, t'aimer uniquement !

Elle attendit François, bien décidée à ne lui rien cacher ; mais, contre son habitude, le jeune fermier ne rentra pas dans la soirée.

Il était une heure du matin lorsqu'elle se coucha. Elle ne put dormir, et, au petit jour, elle entendit son mari, qui donnait divers ordres à ses domestiques.

Elle se leva, s'habilla très vite et descendit dans la cour. François n'y était plus. Elle ne le revit que dans la journée, à l'heure du dîner. Il lui parut préoccupé, fatigué, souffrant, elle n'eut plus le courage de lui faire la terrible confidence.

Un mois se passa, François était tout à ses travaux, leur demandant des distractions qu'il ne trouvait pas. Il était de venu morose, constamment en proie à de sombres pensées. Toujours bon et affectueux pour sa femme, il n'avait cependant plus les mêmes élans du cœur, les mêmes transports d'amour.

Un matin, c'était dans les premiers jours de septembre, François se leva et embrassa Clarisse avec une tendresse qu'elle ne lui connaissait plus. La veille, déjà, il avait eu un retour de gaieté étrange, dont elle n'avait pu comprendre la raison.

— Tous les matins, dit-il à sa femme, un aigle superbe vient se reposer sur une roche, toujours la même, de la Côte aux

Roches ; je désire tuer cet oiseau de première taille : je le forai empailler pour le conserver.

Il prit son fusil et partit. Dès qu'il se trouva seul, hors du village, son visage s'assombrit. Il était affreusement pâle. Tout en marchant d'un pas inégal, il songeait à la destinée qui, pour lui, avait été cruelle. Il pensait en même temps à son père, à Clarisse et à Prosper ; ces trois êtres qu'il avait tant aimés, qu'il aimait toujours. Il se retraça sa jeunesse heureuse passée à côté de son cousin, jusqu'au jour où il avait connu Clarisse ; les premiers jours du bonheur goûté près de sa jeune femme ; ses angoisses, ses tourments en voyant Clarisse triste, souffrante ; enfin, la découverte qu'il avait faite du fatal secret de l'amour de sa femme pour Prosper.

Il marchait depuis longtemps sans s'être aperçu du chemin qu'il avait fait. Il se trouva dans la prairie, près de la rivière, à cet endroit où, un jour, Prosper et lui avaient dansé avec les jeunes filles du village. C'était là qu'il avait fait un premier aveu à Clarisse. Il poussa un long soupir et se dirigea d'un pas rapide vers la *Côte aux Roches*, dont il gravit la pente. Il se disait :

— Sans le bonheur la vie n'est rien ; il faut que je meure ; ma mort sera utile, elle délivrera Clarisse, et au lieu d'être trois à traîner le fardeau d'une existence douloureuse, ils seront deux heureux, elle et lui.

Il grimpa sur une roche, — la plus élevée, — qui surplombait le précipice. Alors, debout, il jeta autour de lui des regards rapides. Il ne vit personne et put croire que, de ce côté, la campagne était déserte. Il se trompait : dans la gorge, au fond de l'abîme, un homme et une femme cueillaient des prunelles, et à vingt pas de lui, appuyé contre une roche, se trouvait Pierre Barral, son berger. Au-dessus de sa tête, un corbeau passa, d'un vol lourd, faisant entendre un croassement funèbre.

Deux détonations retentirent. Il avait tiré en l'air

— Monsieur Bertrand, monsieur Bertrand, lui cria le berger, prenez garde !

Entendit-il ? On peut croire que non ; car au même instant, la tête en avant, comme le plongeur, il s'élança dans l'abîme.

On releva son cadavre horriblement mutilé ; il avait la tête broyée, le crâne ouvert en plusieurs endroits. Le malheureux n'était plus reconnaissable qu'à son vêtement. Le fusil, retrouvé déchargé au pied de la roche, fit croire à un de ces terribles accidents de chasse qui arrivent trop fréquemment.

Seul, le berger aurait pu dire que son maître s'était suicidé ; mais il crut devoir garder le silence. Et quand la roche fut appelée, par les gens du pays, la *Roche Maudite*, le berger dit :

— Elle est bien nommée.

VI

Cependant Prosper avait rejoint son régiment. Un jour, on vint lui dire que son capitaine le demandait. Il se rendit aussitôt chez l'officier.

— Le colonel, lui dit le capitaine, vient de me faire remettre ces papiers : une lettre du maire de Grisolles, qui contient une fâcheuse nouvelle.

— Oh ? mon Dieu ! s'écria Prosper, quelle nouvelle ? Qu'est-il arrivé ?

— Cette lettre à votre adresse vous l'apprendra, répondit le capitaine et tendant un pli au sergent.

Voici ce qu'il contenait :

« Mon cher neveu,

« Je t'écris ces deux mots d'une main tremblante, pour te faire connaître notre épouvantable malheur. Ton cousin, mon pauvre François, s'est tué par accident, étant à la chasse. Je suis bien malheureux, mon cher Prosper.

« Maintenant, je n'ai plus que toi et tu es le dernier espoir de ma vicillesse. Je m'affaiblis tous les jours, et bientôt, je le sens, j'irai rejoindre mon pauvre fils. Mais je mourrai content si tu es près de moi pour me fermer les yeux.

« M. le maire écrit à ton colonel et le prie de t'accorder ton

congé définitif, ce qui ne peut présenter aucune difficulté, vu que tu as fait tes sept ans de service.

« Aussitôt la présente requête, reviens vite, je t'attends.

« Ton oncle,

« BERTRAND.

Huit jours après, Prosper arrivait à Grisolles.

Un an s'écoula. Prosper avait vu Clarisse plusieurs fois, mais ils ne s'étaient pas dit une parole rappelant le passé.

Un jour le fermier Richard vint trouver le fermier Bertrand.

— Je viens vous faire une proposition, lui dit-il.

— De quoi s'agit-il ? demanda Bertrand.

— Nous devenons vieux, mon cher ami, et le malheur qui nous est arrivé nous a bien cassés. Depuis un an vous êtes souvent malade ; moi, je n'ai plus de jambes, et ma ferme va de mal en pis. Il y aurait à tout bon remède.

— Voyons ?

— Ce serait de réunir votre ferme à la mienne, c'est-à-dire de n'en faire qu'une seule, dont la direction serait confiée à Prosper.

— Et Clarisse ? fit Bertrand.

— Nous y voilà : il faudrait que Prosper voulût la prendre pour femme.

— Oui, vraiment, Richard, tout pourrait s'arranger ainsi.

Prosper rontrait à ce moment, Bertrand lui fit part de la proposition du fermier Richard.

— Clarisse, répondit le jeune homme, a trop aimé mon cousin ; et puis sa mort est encore si récente que je ne saurais consentir à épouser sa veuve ; je suis sûr que Clarisse pense comme moi.

— Vous vous trompez, dit vivement Richard, j'ai parlé de cela à ma fille, et elle m'a fait comprendre que ce mariage ne lui déplaisait pas.

— Serait-il vrai ? exclama Prosper.

— S'il en était autrement, je ne serais pas venu.

Le jeune homme laissa les deux vieillards et courut trouver Clarisse.

— Je viens de voir votre père, lui dit-il ; est-il vrai que vous consentiriez à me prendre pour mari ?

— Oui, répondit-elle.

— Au moins, dites-moi que vous agissez librement.

— Vous ne pouvez en douter, Prosper. Je vous aime, je vous ai toujours aimé !

Un mois plus tard les deux fermes étaient réunies. Clarisse et Prosper étaient mariés.

FIN

LA BERGERIE

PAR HENRY GRÉVILLE

La petite pluie fine qui rayait le ciel depuis le lever du jour cessa enfin ; un rayon d'or jaune enfilant le sombre couvert des hêtres pénétra au fond de la grande bergerie. Les béliers enfouis jusqu'au jarret dans la haute litière, que, tout en broutant la provende matinale, ils avaient recouverte de trèfle vert arraché aux crèches, levèrent la tête vers le rayon et poussèrent un bêlement d'appel.

A ce signal, les brébis nourrices se levèrent précipitamment en ployant leurs genoux, et, d'un seul bond, la moitié du troupeau se présenta à la claire-voie qui ferme la bergerie. Les derniers venus grimpaient sur les autres pour aspirer la tiédeur du soleil, et les maîtres béliers duront repousser d'un coup de frontal plus d'un indiscipliné sorti des rangs.

— Eh oui ! fit le valet de ferme en s'approchant lentement de la porte, on va vous lécher dans les clois ! Vous avez bien le temps, l'herbe est encore mouillée ! Jean, le maître veut voir les agneaux. La porte de la cour est-elle fermée ?

—Oui ! répondit une voix lointaine. Et l'on entendit la lourde barrière retomber de tout son poids contre le battant de pierre avec le cliquetis ordinaire au crochet de fer sur le granit.

—Allez ! dit le valet de ferme de sa voix paresseuse et lente.

Il retira la traverse qui assujettissait la claire-voie, puis ôta la claire-voie elle-même et recula un peu pour n'être pas renversé.

Effrayés de la liberté subite, les bœliers restèrent immobiles sur le seuil étroit et bas, regardant devant eux et craignant un piège.

Une bouffée de vent tiède leur apporta l'arôme des falaises humides des buées de la mer, l'odeur de l'herbe courte et grasse, tondue jusqu'au sol par leurs dents tonaces et patientes, et soudain, la tête levée, comme poussés par un fouet invisible et résistant encore à l'instinct qui les appelait, les superbes animaux se précipitèrent dans la grande cour qu'il franchirent en quelques bonds.

L'abreuvoir, entouré de pierres moussues, abrité par les épines noires, ne les tenta point ; ils passèrent outre et s'arrêtèrent, le nez sur la barrière qui menait à la liberté.

Tout le troupeau avait suivi, les vaillants en tête, les mères plus lentes et plus lourdes, et enfin les nourrices, encourageant les agneaux nouveau-nés encore chétifs et traublants sur leurs jambes d'un jour. La masse entière s'arrêta immobile, résignée, et pourtant frémissante devant la grande barrière qui ne voulait point s'ouvrir.

—Eh ! sont-ils pressés ! dit le valet en traversant de son pas ferme et lent la cour boueuse où ses lourds sabots de hêtre remplis jusqu'au bord de paille fraîche laissaient de larges empreintes. On dirait qu'ils n'ont pas vu d'un mois le ciel du bon Dieu !

—Laisse-les aller ! dit une voix forte derrière lui.

Le fermier venait de sortir ; sur le seuil de la porte, les bras croisés, la tête couverte d'un chapeau à larges bords, il dénombrait son troupeau et le trouvait en bon état ; son œil de propriétaire satisfait allait des brebis aux agneaux gras, s'arrêtant avec complaisance sur les nobles bœliers, si redoutables quand ils tenaient tête aux chiens du voisinage.

Longeant le mur de terre, le valet se fraya à grand'peine un passage jusqu'à la barrière, et d'un geste de menace écarta la troupe pusillanime. Ils reculèrent tous, excepté les trois grands bœliers, qui continuèrent à garder la route d'un air méchant. Un second geste ne les effaroucha pas davantage, et ils rallièrent le troupeau d'un bêlement d'appel.

—C'est bête, ces animaux-là, grommola le valet de ferme en prenant par les cornes le plus voisin de lui ; ils ne comprennent pas qu'une barrière, ça s'ouvre en dedans, exprès pour les faire rentrer quand ils sont sortis !

Le bœlier se débattit et menaça pendant un instant ; mais de sa main libre le valet avait repoussé la barrière qui s'écarta, grinça sur ses gonds et alla battre le mur ; toute la bande, d'un élan prodigieux, se précipita sur la route.

Ils prirent leur course au grand-galop, se culbutant contre les haies et se passant sur le corps sans pitié ; puis le parfum des lychnides roses, abreuvées de pluie et déjà chauffées par le soleil, tenta leur gourmandise, et lentement, faisant l'école buissonnière, les moutons se dirigèrent vers la falaise.

Quand le piétinement du troupeau sur la route eut cessé de frapper l'oreille d'un bruit régulier, le fermier se décroisa lentement les bras, regarda le ciel devenu bleu, et poussa un soupir. *L'horloge de la salle derrière lui dans la maison frappa* lentement neuf coups, avec un formidable bruit d'échappement, puis le silence se fit, mesuré par les battements égaux et sourds du balancier.

Quelques gouttes de pluie tombaient l'une après l'autre du toit de chaume neuf, et faisaient un petit clapotis mélancolique dans l'ornière pleine qui marquait la ligne d'avancement du toit tout autour de la maison ; l'une d'elles effleura le fermier qui avait fait un pas en avant ; il l'essuya sur sa joue d'un geste machinal et poussa un second soupir, comme si

cette larme de sa maison avait remué en lui toutes les larmes de son cœur.

—Marie, dit il on se tournant vers l'intérieur, voilà qu'il fait beau, vous pouvez sortir le petit.

Une vieille servante parut, tenant dans ses bras, avec autant de soin et de respect que si c'eût été un Enfant Jésus de cire, un petit être pâle et triste, dont les grands yeux bleus errant autour de lui cherchaient, pour s'y reposer, un objet qui lui fût agréable.

—Promenez le le long de la haie, il n'y a pas trop de soleil, et il y a de la chaleur, fit le père en couvrant le petit garçon d'un regard aussi triste et plus profond que celui de l'enfant lui-même. Il approcha son visage du petit visage pâle et le embrassa avec tendresse, le garçonnet lui passa doucement la main sur la bouche, mais sans sourire, et le père, navré, recula un peu pour ne pas laisser voir à la servante le chagrin que lui causait l'état de son fils unique.

Soudain les yeux du petit s'éclairèrent ; il leva son bras débile indiquant un objet qui satisfaisait son regard, et prononça lentement ce nom court et facile :

—Vevette !

Le père suivit ce mouvement, et la jeune fille qui passait de l'autre côté de la cour, se sentant regardée, pressa le pas en rougissant.

—Vevette ! répéta l'enfant prêt à pleurer.

—Le petit te veut, viens un peu ici, cria le fermier de sa voix mâle et sonore.

Vevette traversa la cour et s'approcha du groupe. Le petit lui tendit les bras ; elle le prit, et il se mit aussitôt à jouer avec les cheveux frisés et indociles, avec le petit bonnet de toile, avec les oreilles mignonnes de la fillette. Elle se prêtait à ce jeu, lui donnant de petits noms d'amitié, faisant coucou avec lui derrière l'épaule de la vieille servante, et transfusant en cet être frêle et soucieux toute la joie de sa propre jeunesse.

—Il n'aime guère que toi, dit tristement le père, pendant que l'enfant, qui avait commencé par sourire, finissait par rire aux éclats des caresses de son amie.

—Oh ? notre maître, et puis vous ! Et il vous aime plus que moi, et c'est bien juste, puisque vous êtes son père ! fit la jeune fille avec un sentiment de délicatesse qui amena sur sa joue une nouvelle rougeur. Voyez comme il vous regarde !

Elle présenta au père ému l'enfant qui continuait à sourire. Le père ouvrit les bras, et le petit garçon tendit les siens. Vevette le remit au fermier et s'éloigna aussitôt du côté de la bergerie.

En la voyant disparaître, le petit visage se contracta, la bouche pleureuse se gonfla, et l'orphelin répéta plaintivement :

—Vevette !

—Pauvre petit ! murmura le fermier, ce n'est pas Vevette, c'est ta mère qu'il te faudrait. Mais ni ton chagrin ni le mien ne feront revenir la pauvre âme !

Il rendit l'enfant à la bonne et s'en alla de son pas ordinaire voir les veaux nouveau nés à l'étable.

Laurent avait perdu sa femme dix-huit mois auparavant, et la joie d'être père avait été assombrie par la mort prématurée de la jeune mère.

Non qu'il l'eût aimée d'un amour très-profond, mais l'habitude d'être ensemble, la douceur de la pauvre créature, souvent malade et toujours patiente, lui avait inspiré un attachement plein de pitié.

Elle désirait ardemment un fils, — moins pour elle que pour le fermier ; ceux qui possèdent la terre savent seuls quel chagrin cruel ressent le propriétaire à la pensée de mourir sans héritier direct.

A quoi bon l'ordre et l'épargne, si le patrimoine séculaire, augmenté de tout ce que peut y joindre une vie de travail, doit aller enrichir des collatéraux ? Avec quel courage, au contraire, n'ensembent-il pas, celui qui dans l'avenir voit mûrir les moissons des fils de son fils !

Elle sentait qu'elle mourrait de sa maternité, la pauvre

jeune femme peu faite pour l'existence grossière des champs, et pourtant avait demandé un fils dans toutes ses prières. Il était venu, cet enfant désiré, et la mère était partie, sans même avoir le temps d'apprendre que la vie de l'héritier semblait un miracle, tant il était frêle. Depuis, l'époux esseulé, le père inquiet devenait de jour en jour plus triste dans la maison riche et désolée, où il y avait de tout en abondance, — sauf du bonheur.

Laurent avait beau vouloir détourner son esprit vers les choses pratiques, il ne pouvait secouer la mélancolie de ses souvenirs.

Qu'est-ce qu'une maison sans maîtresse, sinon un corps sans âme? Les armoires de chênes, hautes et luisantes, avec leurs appliques de cuivre découpé, sont tristes à voir lorsque la fermière n'y range pas elle-même les piles de linge parfumé d'une bonne odeur de lessive; ce silence même de la demeure bien ordonnée est triste et lourd; ne vaudrait-il pas mieux mille fois y entendre résonner la voix de la maîtresse, dut-elle donner des ordres et réprimander les filles négligentes?

Pendant qu'on promenait l'enfant, des poules aux lapins, puis aux canards, puis dans le jardin, plein d'un fort bruissement d'abeilles affairées autour des touffes de thym en fleur, puis aux ruches qui portaient encore un lambeau d'étoffe noire, en deuil de la fermière, Laurent faisait partout sa visite accoutumée. Depuis les greniers pleins de fourrage jusqu'à l'humble tect à porcs, il inspectait chaque jour les moindres coins de son domaine, et c'est cette surveillance active sans tracasserie qui lui permettait d'être un maître généreux, tout en faisant de lui-même un homme riche.

Il s'assura que la porte des granges étaient closes, que personne n'avait touché à la clef du cellier, pleins de grandes futaillies de cidre en bel ordre; ensuite il entra dans les écuries et ramassa un collier tombé de son clou, puis dans l'étable, où tout était à souhait, et enfin, passant devant la bergerie, vide à cette heure, il s'arrêta pour voir si rien n'y était dérangé.

Il croyait n'y trouver personne; il resta immobile sur le seuil en apercevant Vevette assise sur une pierre, dans le jour qui venait de la porte, un agneau sur les genoux et une tasse de lait à la main. Son tablier de toile bleue et blanche à petits carreaux, ourdi et filé à la ferme, protégeait contre le courant d'air venu de la porte, la bestiole encore frêle et presque nue.

— Qu'est-ce que tu fais? dit Laurent surpris.

— C'est un agneau de la semaine dernière, répondit la jeune fille, levant vers lui son doux visage qui rougissait si facilement; sa mère a eu deux jumeaux; elle nourrit l'autre et ne veut pas de celui-ci. Pauvre petit! Ce n'est pourtant pas sa faute! Il est si doux et si mignon!

Elle trempa dans la tasse de lait une sucette de mie de pain dans un chiffon, comme celles qu'on donne aux nourrissons pour les empêcher de crier, la fit entrer dans la bouche de l'agneau qui se mit à sucer avec avidité, et tout en rejetant sur lui son tablier, elle continua:

— C'est drôle, n'est-ce pas, notre maître, que des mères n'aiment qu'un enfant et pas l'autre? Ce pauvre petit, il m'a fait peine, quand je l'ai vu resté là, l'autre jour; la mère ne veut pas qu'il la suive au clos: il grelottait dans la paille. Alors je l'ai mis à part et je le nourris. Il pourra bientôt manger un peu d'herbe, car il devient fort.

— Et tu le gardes sur tes genoux tout de même? fit Laurent en souriant.

Vevette fit un mouvement d'épaules plein de compassion et rougit encore.

— C'est pour qu'il ait chaud et qu'il soit content, notre maître, dit-elle en souriant, mais en baissant la tête pour cacher son embarras; je me figure que cela lui fait plaisir et qu'il croit avoir une mère.

Elle écarta un peu son tablier et laissa voir l'agneau repu, endormi, blotti dans son giron, avec la pose abandonnée d'un être heureux et réchauffé.

Laurent regarda la jeune fille, puis la bestiole, et, troublé lui-même, il ne savait pas quelle émotion bizarre et nouvelle, il promena son regard autour de la bergerie.

Elle était grande et haute, chaude en hiver, fraîche en été avec une petite fenêtre à l'ouest, faisant face à la porte à l'est qu'on pouvait ouvrir pour aérer l'asile. La paille jaune foulée et brisée avait un ton doux à l'œil, et les brins de trèfle vert éparpillés formaient çà et là des taches sombres, surtout près des crèches; une bonne odeur de laine et de verdure mêlées imprégnait les murailles et provoquait à une sorte de mollesse aussi douce que les toisons floconneuses qui y trouvaient abri la nuit.

Malgré lui, le regard de Laurent revenait toujours à la jeune fille; qui restait immobile et comme assoupie dans la chaleur du soleil déjà haut.

— Il y a longtemps que tu es chez nous? demanda-t-il.

— Quatre ans à la Madeleine, répondit Vevette réveillée en sursaut de sa rêverie.

— Quel âge as-tu? dit le fermier, sans savoir pourquoi il faisait cette question.

— J'ai eu dix-huit ans aux Rois, notre maître, répondit-elle en levant la tête par déférence, mais en tenant ses yeux toujours baissés.

— Aux Rois... mais tu n'es pas allée voir ta famille, aux Rois? Les autres domestiques y sont tous allées... et toi, pourquoi es-tu restée?

— Je n'ai pas de famille, dit la jeune fille sans changer de voix ni de visage. Vous savez bien que je n'ai plus ni père ni mère.

— Tu as des tantes, là-bas, du côté de la lande?

Vevette ne répondit pas.

— Est-ce qu'il serait arrivé malheur chez elles? reprit Laurent avec un intérêt soudain pour Vevette et les siens.

Elle secoua doucement la tête.

— Il n'est rien arrivé, notre maître, dit-elle de sa voix douce et un peu attristée; mais la famille, c'est tout bon ou tout mauvais; quand on ne s'aime pas, on se déchire, et moi, j'aime la paix.

— Elles ne sont pas bonnes pour toi? insista Laurent.

— Pour cette famille là, reprit Vevette, j'aime mieux rester ici. Elles ne m'aiment pas, mes tantes; il faut y aller les mains pleines, et je n'ai rien.

— Tu n'as vraiment rien, Vevette? demanda le fermier attondi.

— J'ai la maisonnette et le jardin de mes pauvres parents, mais cela ne rapporte rien, puisque je n'ai pu les renter à loyer; de fait, j'ai mes gages que vous me donnez, mon maître, répliqua la fillette. Mais il leur faudrait autre chose, elles aiment à bien manger. Et puis, elles seraient autrement, que j'aimerais mieux rester ici que d'aller les voir. Je me plais mieux ici que partout ailleurs.

Elle voulut se lever, mais l'agneau poussa un gémissement, et elle reprit sa première posture.

— Tu es une bonne fille, Vevette, dit le fermier, surpris de se sentir touché jusqu'au fond de l'âme par ces paroles si simples. Veux-tu que j'augmente tes gages? Je suis prêt à te donner ce que tu me demanderas: tu es la meilleure servante de la maison, et puis ma défunte t'aimait.

Vevette détourna légèrement la tête, et avec un tremblement dans la voix, elle répondit:

— Vous ferez comme vous voudrez, mon maître, ce n'est pas pour de l'argent que je vous sers fidèlement, c'est par grand amour pour la défunte et pour son joli *fissot*, votre petit garçon.

Laurent rougit à son tour, un peu de honte, et il fit un mouvement, pour sortir mais il se ravisa.

— Si l'agneau en réchappe, Vevette, dit-il, je te le donne; tu l'auras bien gagné. Tu n'as pas besoin de le vendre si tu veux le garder; il sera nourri avec les autres. C'est un mâle!

— C'est une brebis.

— Elle est à toi, et les petits qu'elle pourra avoir aussi. A tantôt, Vevette.

Laurent disparut de la porte, et le soleil entra. Mais il ne sembla pas causer de joie à la jeune fille; elle continua à passer sa main doucement sur la tête fine et veloutée de l'agneau.

Les paroles de son maître lui avaient fait à la fois plaisir et peine, elle ne savait pas pourquoi. Il avait eu tort de parler de gages ; à quoi bon les gages, quand elle avait l'asile et le couvert ? Cette maison était celle où elle voulait vivre et mourir.

Enfin, elle inclina ses lèvres jusqu'au front de la bestiole et l'embrassa à deux reprises. C'était sa propriété désormais, pour la première fois de sa vie elle avait reçu un présent, elle était très contente ; cependant à côté de ses deux baisers, elle laissa tomber une larme.

Soulevant l'agneau endormi, elle le plaça doucement dans une crèche pleine de paille, et sortit de la bergerie pour vaquer à ses autres devoirs.

En traversant la grande cour, elle aperçut l'enfant du fermier ; soutenu par les bras de la vieille servante, il essayait ces premiers pas si gauches et si gracieux, si comiques qu'ils font éclater de rire, et si touchants qu'ils font pleurer les mères. Averti par quelque instinct secret, le petit garçon tourna la tête de son côté, et l'appela du geste et de la voix.

Vevette savait que le maître ne dirait rien pour quelques instants dérobés au travail en faveur de son fils ; d'ailleurs, eût-elle dû être grondée, elle ne pouvait résister au plaisir de voir sourire ce petit garçon et sentir le baiser de ses lèvres fraîches ; elle se dirigea vers lui. A une courte distance, elle se baissa, lui tendant les bras ; avec un sourire plein de triomphe et de confiance, l'enfant s'échappa des mains qui le retenaient, fit quelques pas en trébuchant et vint tomber dans le tablier de la jeune fille, rouge de plaisir et d'orgueil.

— Il a marché, Seigneur Jésus ! Il a marché tout seul ! s'écria la vieille servante en levant les mains au ciel. Reviens à moi, mon *fisset*, et montre que tu es un grand garçon !

Mais l'enfant ne voulait pas quitter sa petite amie, et détonnait obstinément la tête.

La voix grave de Laurent se fit entendre.

— Il a marché tout seul ! C'est la première fois !

— Va voir ton père, mon *fisset*, va vite, dit Vevette avec douleur.

Le petit leva en hésitant les yeux sur son père, puis soutenu par la main, encouragé par la voix de la jeune fille, il traversa la courte distance qui le séparait du fermier, — soudain, Vevette retira sa main, et l'enfant cherchant un appui alla tomber dans les bras de Laurent, fier et ému, qui le souleva jusqu'à son visage, puis le remit sur ses jambes.

— Vevette, répéta l'enfant au moment où ses petits pieds touchaient la terre. Et, encore appuyé sur le genou de Laurent, il étendit sa menotte vers son ami.

Mais elle avait disparu, ne voulant pas usurper les caresses dues au père.

— Vevette ! cria Laurent, qui eût voulu la voir rester. La présence de la jeune fille auprès de son fils lui semblait une sauvegarde. Quand elle était là, jamais de pleurs ni de cris, elle devinait ses désirs, et pourtant elle savait refréner ses caprices. Seule, elle lui parlait le langage de la raison, et seule elle obtenait sa soumission. Mais elle avait disparu, comme elle faisait toujours après ces courtes scènes. On l'eût dite honteuse de son empire et désireuse de le faire oublier.

La servante emporta le petit garçon pour le distraire, mais non sans résistance de sa part, et ses cris de colère et de regret se firent entendre au loin plus d'une fois dans l'après midi.

Laurent prit à travers le clos pour aller voir ses génisses, parqués à l'autre extrémité de la propriété. Il marchait la tête baissée, comme font le plus souvent les habitants de la campagne habitués à chercher leur bien dans le sol ; les mains derrière le dos, penché en avant, il pensait, il ne savait pourquoi, mais avec une persistance singulière, à la petite servante que son fils chérissait.

C'était vrai ; à promptement parler, Vevette n'était pas de famille, puisque celles qui lui appartenaient ne se souciaient pas d'elle. Son père était un honnête homme, mais un cultivateur inhabile, loin de prospérer, son modeste patrimoine s'était fondu dans ses mains, et le chagrin l'avait miné avant son temps. La mère avait survécu de quelques années, flant pour

vivre le fil le plus fin de la contrée ; puis elle était morte aussi, et l'orpheline s'était placée pour gagner son pain.

Laurent la renvoyait encore à l'assemblée de la Madeleine où se louent pour l'année les serviteurs à gages. Avec son petit bonnet blanc, ses yeux pleins de larmes, son mince paquet sous le bras, elle regardait tristement dans la foule, cherchant un visage bienveillant, choisissant un maître par la pensée, redoutant celui-ci, acceptant plus volontiers celui-là, mais le cœur bien gros d'être obligée de vivre chez les autres.

Elle avait fermé le matin sa petite maison de pierre grise, dont elle était, hélas ! seule propriétaire ; après avoir fait en pleurant le tour du jardin, elle avait mis la clef dans sa poche, et maintenant elle craignait de ne pas trouver ce maître d'abord redouté.

Voudrait-on d'elle, avec ses petits bras débiles, sa stature mignonne, ses mains rouges, mais fluettes... Si on allait la trouver trop chétive, lui faudrait-il s'en retourner à la maison déserte, si triste, où le pain manquait ? Faudrait-il mendier de village en village ce pain qu'elle eût préféré devoir au travail ?

C'est alors que la femme de Laurent s'était approchée, et trouvant à cette enfant un visage honnête, l'avait louée pour soigner les veaux et les agneaux et donner du grain aux poules.

Depuis, la figure candide et les yeux pleins de bonté s'était toujours tournés vers la fermière comme vers le soleil levant. Marchant dans l'ombre de ses pas, elle avait appris tous les devoirs du ménage sans peine et sans fracas. Quand les forces avaient manqué à la jeune femme, c'est Vevette qui, sans mot dire, avait pris sa part d'ouvrage et l'avait ajustée à la sienne, trouvant le temps de tout faire sans cesser de sourire.

Laurent se rappelait ces choses, et bien d'autres. Il revoyait la mourante s'appuyant sur Vevette pour respirer avec effort l'air qui n'entraît plus dans ses poumons, — il voyait la jeune fille, pâle de fatigue, soutenir courageusement dans ses bras la pauvre femme qui se débattait contre la mort ; il voyait encore, alors que tout le monde, brisé de lassitude, s'était endormi dans la maison — lui même comme les autres — Vevette veiller auprès de la défunte, renouveler le cerce funéraire et lisser les draps du lit, comme si sa maîtresse eût pu la voir.

Et l'enfant ! de quelle tendresse ne l'avait-elle pas entouré ! Que de nuits n'avait-elle pas passées à le promener dans ses bras, autour de la chambre, en lui chantant ces refrains du pays qui n'ont plus ni âge, ni sens, ni origine, mais dont les paroles incompréhensibles ont une musique, qui berce les rêves et fait oublier le mal ! Était-ce étonnant que le petit le préférât à tout, lorsqu'elle avait été tout pour lui ?

Pendant qu'il évoquait ce passé, Laurent sentait une tendresse profonde s'élever en lui pour Vevette. C'était elle qui avait adouci leur deuil, et il n'avait rien fait pour elle. Plein de regret de son ingratitude, il donna un coup d'œil à ses génisses, puis revint lentement par le même chemin.

Il passa le grand abreuvoir, creusé de temps immémorial au bord d'une haie, à l'ombre, dans un grand clos, où l'herbe haute et grasse, toujours tondue, repoussait avec une vigueur extraordinaire.

Depuis l'enfance de Laurent, l'abreuvoir était là ; — son grand-père, qu'il se rappelait avoir connu, lui avait dit que personne n'avait jamais vu là autre chose que l'abreuvoir ; une petite source s'échappait entre les racines d'un saule, remplis sait la mare, aux bords en pente, foulés deux fois par les pas des bestiaux, puis s'enfuyait muette sous les cressons et portait la fraîcheur dans le clos voisin.

Laurent s'arrêta pensif. Les sources coulent sans qu'on s'en occupe, et abreuvant pendant des générations les taureaux qui se succèdent les uns aux autres ; pourquoi, alors que la terre est clémente et donne aux bêtes l'herbe et l'eau fraîche, les enfants restent-ils sans mère et les agneaux sans nourrice ?

Le soleil dardait entre des nuages qui changeaient lentement de place, jetant des ombres tantôt ici, tantôt là. Laurent se trouvait dans un rayon qui lui brûlait le front sous son chapeau de feutre et les épaules sous sa blouse ; il avisa une haie

double, un de ces tortres plantés de hauts arbres qui séparent les clos et permettent en même temps d'aller de l'un à l'autre, souvent de traverser toute une propriété sans passer par les champs, où l'on pourrait endommager les récoltes.

L'ombre était tentante ; la terre, protégée par l'épais couvert des arbres, était sèche. Le fermier s'assit entre deux au bépines, s'adossa à un hêtre fourchu, et se mit à méditer en regardant devant lui.

La langueur de l'air et la chaleur du jour portèrent Laurent au sommeil. Sans s'en rendre compte, il ferma les yeux et s'endormit.

Il continua pourtant à voir en rêve les pâturages et les bêtes qui l'avaient occupé pendant sa veille, mais ses champs étaient plus vastes, ses troupeaux plus nombreux ; les bœufs et les vaches peuplaient à perte de vue des espaces immenses qui descendaient en pente douce jusqu'au bord de la mer.

L'Océan fraîchissait, comme disent les marins, et les vagues blanches qui couronnaient les grandes ondulations de la mer d'un bleu intense et profond ressemblaient à ses moutons, qui auraient dû paître la falaise. Inquiet, il cherchait le troupeau, mais il n'y avait de moutons que sur la mer ; il jetait un cri d'appel, rien ne lui répondait ; ses bestiaux eux-mêmes avaient disparu, et de tous côtés, il ne voyait que l'herbe et la mer agitée, de plus en plus couverte des moutons redoutables du vent d'ouest.

Dévoré d'angoisse, Laurent, dans son rêve, se dirigea à grands pas vers la ferme, où sans doute le troupeau venait de rentrer ; personne sur le seuil des maisons, personne devant les granges ; pas une poule, pas un chien — rien qui parlât de vie et d'habitation humaine.

Le cœur de plus en plus serré, il entra dans la cour de sa ferme : elle était déserte aussi. Poussé par l'instinct, il courut à la bergerie.

Qu'elle était grande et haute, et sombre ! Le jour semblait n'y avoir jamais pénétré qu'à regret ; plein de colère contre la négligence de ses serviteurs, Laurent pénétra plus loin, et, à mesure qu'il avançait, la bergerie s'étendait de plus en plus, déroulant à perte de vue son toit noir d'ombre, sa litière de paille froissée et ses crèches vides.

Soudain, à l'autre extrémité, un point lumineux se dessina, et, de tous côtés, les agneaux cachés dans les coins, sous les crèches, dans la litière, se dressèrent en bêlant vers cette clarté. Les têtes fines et suppliantes se tournèrent toutes du même côté, et mille bêlements résonnèrent à la fois. Laurent vit alors que son troupeau n'avait point de nourrices, et que tous ceux qu'il voyait là étaient des nouveau-nés.

— Que vont-ils devenir ? pensa le fermier, s'agitant dans son rêve ; qui nourrira cette horde d'agneaux ? Ils sont, autant dire, perdus !

Il vit alors dans la clarté qui venait à lui, se dessiner la forme de Vevette. Elle tendait aux bestioles le creux de ses mains pleines de lait, et à cette source intarissable ils se désaltéraient à longs traits ; des brins d'herbe sortaient de son tablier à demi relevé, et ceux qui avaient assez bu la suivaient, tirant avec leurs lèvres les longues branches de trèfle rose, brillant et embaumé.

La lumière émanait de la jeune fille elle-même, sortant de ses cheveux blonds, de son petit bonnet, de ses mains roses, où buvaient les agneaux, et surtout de son sourire, si modeste et si tendre, qu'elle répandait comme un parfum sur tous ces orphelins pressés autour d'elle. Laurent sentit à son approche qu'il pouvait être en paix, et que le troupeau avait trouvé sa providence. Mais la clarté de Vevette, devenue trop vive, l'aveuglait, et portant sa main à ses yeux avec un geste de souffrance, il s'éveilla.

Le soleil passait au travers une trouée de branches de hêtre, et frappait en plein sur son visage ; encore mal éveillé, il se souleva regarda autour de lui, et vit qu'il était seul.

Il eût voulu continuer son rêve ; la vision qui l'avait hanté lui laissait un vague désir de la revoir, de savoir la fin, comme disent les enfants... mais il était bien seul, et loin de la ferme.

Il en reprit le chemin à pas lents, songeant plus que jamais à la petite servante que son fils chérissait.

Il trouvait une douceur singulière à se reprocher ses torts envers l'orpheline ; son cœur débordant de remords battait dans sa poitrine comme il n'avait jamais battu, et une quiétude le remplissait pourtant ; il arriva dans sa cour sans avoir pu démêler d'où lui venait cette joie, au moment où il eût dû être honteux et troublé.

Au lieu de suivre ses valets au travail, après le repas de midi, il s'enferma dans sa chambre, et passa la journée à mettre en ordre ses papiers d'affaires. Tout allait bien, ses granges étaient pleines, il ne devait rien à personne, on lui devait quelque argent. Il se sentit content — fier d'être riche — et toujours le trouble lui revait à la pensée de son ingratitude envers Vevette.

Le soir approchait ; ramenés de bon heure, pour éviter la rosée, les moutons étaient enfermés dans la bergerie ; la clair-voie était posée, et le troupeau lassé, grisé d'air pur et d'herbe tendre, s'était couché dans la bonne litière sèche ; les dos arrondis, les flancs laineux faisaient de petits monticules jaunâtres, doux à l'œil. Un rayon de soleil couchant se glissait par la fenêtre à l'ouest et se posait sur la pierre qui servait de banc.

Poussé par un désir secret de retrouver au moins l'image de son rêve, Laurent vint jeter un coup d'œil sur le troupeau rentré au bercail, et dans le rayon de soleil, il aperçut la jeune fille assise à la même place que le matin, nourrissant son agneau de la même façon.

Emu plus qu'il ne voulait se l'avouer à lui-même, Laurent tressaillit. Le bruit de ses souliers à gros clous fit lever la tête à la petite servante.

— Te voilà encore ! dit Laurent avec douceur ; il est donc bien gourmand, ton nourrisson ?

— Depuis que je l'ai nourri, vous avez diné, notre maître, et vous allez encore souper ; il faut bien qu'il soupe aussi ! fit la jeune fille en souriant, enhardie par le ton enjoué du fermier.

Les cris perçants du petit garçon traversèrent l'air du soir. Il se lamentait de toutes ses forces depuis plus d'une heure, et rien ne pouvait le calmer.

— Il souffre, le pauvre petit, il s'ennuie, murmura tristement Vevette, en tournant la tête du côté de la cour.

Laurent la regarda indécis, il ne comprenait pas bien ce qu'il éprouvait. Ses yeux tombèrent sur l'agneau repu prêt à s'endormir, et il lui parut que de la jeune fille émanait une paix profonde, presque solennelle. Il se rappela les images de la Charité qu'il avait vues dans les livres de prières, et se demanda pourquoi, au lieu d'enfants, on ne leur avait pas mis des agneaux dans les bras. Bien sûr, elles ressemblaient à Vevette.

— Tu aimes les petits ? dit le fermier en s'approchant de la servante.

— Oui, notre maître, tous les petits ! les petits oiseaux, les petits agneaux, les petits enfants. Ils ont tous besoin de bonne nourriture et d'amitié, les chers petiots !

Elle avait rougi en parlant ; tout son joli visage respirait la tendresse et la chaleur d'une âme maternelle.

Laurent la regardait toujours troublé, inquiet, sentant monter à ses lèvres il ne savait quel flot de paroles qu'il n'avait jamais dites et ne savait comment dire.

— Voyez-vous, notre maître, reprit la jeune fille, il faut plus d'amitié que de richesse pour nourrir et élever tous ces petits-là. Ce qu'il leur faut, c'est qu'on comprenne ce qu'ils veulent et quand on les aime, on comprend toujours.

Les cris du petit garçon redoublaient au dehors ; le rayon de soleil avait disparu, et dans la bergerie toute grise, le bonnet et le mouchoir de Vevette formaient seuls deux petites taches blanches. Le sommeil et la paix reposaient sur tout le troupeau, sur la jeune fille, sur son agneau.

Laurent sortit en courant, chose qu'il n'avait pas faite depuis qu'il n'allait plus à l'école, et revint aussitôt, portant

dans ses bras son fils, qui se débattait en jouant des pieds et qui criait à tue-tête. Sans mot dire, il le déposa sur les genoux de Vevette, qui, étonnée, mais contente, arrondit son bras autour de lui. L'enfant satisfait et l'agneau repu se blottirent côte à côte dans le creux de la jupe de laine, et le silence régna dans la bergérie.

Le souffle égal des moutons remplissait la haute voûte ; le petit garçon, serré contre le sein de cette vierge qui comprenait si bien la maternité, se sentait heureux et ne demandait plus rien. L'obscurité croissait toujours, et Vevette troublée se disait qu'elle aurait dû s'en aller, qu'il fallait mettre l'agneau dans la crèche et préparer le souper. Mais Laurent restait immobile devant elle, les bras croisés, regardant le groupe sans mot dire. Elle baissait la tête et rougissait sous ce regard qui n'était pas celui d'un maître.

La voix du père, grave et très-douce, s'éleva dans l'ombre :

—Tu aimes les petits,—garde le mien, Vevette ; il ne veut que toi, il a raison. Tu seras sa mère.

FIN.

INCLINATION FORCÉE

PAR J. N. BOUILLY.

Avez-vous vu quelquefois, pendant l'orage, une rose battue par les vents, tomber effeuillée sur un buisson d'épines ? Avez-vous entendu le cri plaintif d'une jeune colombe dans les serres d'un oiseau de proie ? Eh bien ! telle est la jeune fille pure et timide qu'une mère coupable oblige à former des nœuds que réprouve son repos, le bonheur et le charme de sa vie. Cette tyrannie maternelle est quelquefois le résultat d'une secrète jalousie, ou de ridicules prétentions ; elle est souvent aussi l'effet d'une extrême parcimonie, pour qui l'exemption d'une dot, est un grand avantage et la plus douce jouissance. "L'avarice," a dit un sage, "nous rendant barbare pour nous-mêmes, doit nous laisser sans pitié pour les autres."

Une riche veuve, dont toute la fortune était en portefeuille, et qui faisait en secret valoir son argent par des moyens usuraire, madame Germont, n'avait qu'une fille qui croyait que son père était mort sans fortune. Eulalie, bonne et confiante, imbuë dès son enfance des principes d'ordre et d'économie que lui donnait sa mère, s'était habituée à tous les soins domestiques, à ces travaux d'intérieur qui constituent l'excellente femme de ménage. Elle joignait à ces précieuses qualités, tous les dons que peut prodiguer la nature : une figure céleste, un maintien plein de grâce, un doux regard inspirant à la fois l'amour et la confiance, et surtout un son de voix qui portait au fond de l'âme un enchantement irrésistible.

Eulalie avait passé son enfance avec Prosper Linval, fils de son père et neveu de M. Germont ; celui-ci l'avait élevé jusqu'à l'âge de seize ans ; mais à la mort de son oncle, ce jeune homme était entré chez un riche négociant à Paris, où chaque jour, il obtenait plus d'estime et de confiance. La nature avait été pour Linval aussi prodigue que pour sa charmante cousine, et l'on conçoit aisément que ces deux amis d'enfance parvenus à l'âge où le cœur est susceptible d'impressions profondes, éprouvèrent l'un pour l'autre cet attachement qui, commençant avec la vie, ne finit qu'avec elle. C'étaient, pour ainsi dire, deux jeunes arbres plantés l'un près de l'autre, dont les rameaux et les racines s'entrelacent ; mais si le feu du ciel ou la main des hommes les séparent, celui des deux qui reste, ne survit pas longtemps à l'autre. Prosper, tant que son oncle avait vécu, se regardait comme le fils de la maison : il épanchait son cœur dans celui d'Eulalie, sans mystère et sans détour. Le bon M. Germont prenait un grand plaisir à voir se développer en eux ces premiers élans de la nature ; ce doux besoin d'aimer qu'il faut que tout mortel connaisse ; et plus d'une fois il leur avait promis de les unir. Mais depuis que la

mort leur avait ravi ce digne protecteur de leur affection, l'avarice de Mme Germont et la sécheresse d'âme qui en est le résultat infaillible, avaient apporté un grand déshantement dans leur bonheur mutuel, et de nombreux obstacles dans leurs communications. Prosper ne venait plus chez sa tante que le dimanche, et ne pouvait adresser un tendre hommage à sa cousine, qu'en présence de la mère avare, qui bientôt lui signifia que n'ayant point de dot à donner à sa fille, et lui-même ne possédant rien au monde, que ses faibles appointements, elle ne consentirait jamais à faire le malheur d'Eulalie ; qu'ainsi, malgré le tendre attachement qu'ils se portaient, il était plus convenable qu'ils se vissent plus rarement. Il est inutile de peindre le désespoir des deux enfants.

—Il ne fallait donc pas, disait Eulalie à sa mère, m'élever avec Prosper, me laisser prendre dès l'enfance, l'habitude de le voir, de l'aimer. Les premières impressions ne s'effacent jamais.

—Que voulez-vous, ma fille ; à l'époque où votre père se chargea de son neveu, celui-ci devait être un jour l'unique héritier d'une honnête fortune que possédaient ses parents. On pouvait alors avoir sur lui des vues d'établissement ; mais votre oncle a tout perdu par de fausses spéculations.

—Est-ce que le cœur connaît les chances de la fortune ? La richesse, ma mère, consiste dans le bonheur.

—Style de roman que tout cela ! erreur d'une jeune tête qui se livre sans réfléchir, à toutes les impressions qu'elle éprouve ! je pensais de même à votre âge ; mais au mien, vous agirez comme moi. Ne m'importunez donc plus de vos inutilités plaintives : laissez à mon expérience le soin de vous choisir l'époux qui vous convient, et renoncez pour jamais à votre première affection !..

Etrange et funeste inconscience de ces parents qui voient se former et croître sous leurs yeux des liaisons d'enfance ; ils s'imaginent pouvoir les rompre à leur gré, les asservir à leurs caprices, à leurs passions. Mère imprudente, qui veut forcer l'inclination de sa fille, peux-tu donc oublier ce charme de l'union des cœurs, cette ivresse de tous les instants que procurent des nœuds assortis ? Longtemps ils furent l'objet de ton envie ; plus longtemps encore ils ont embelli ton existence, et tu veux en priver ton enfant ! Tremble, mère avare, de perdre un jour ce que tu voudras racheter de tout l'or dont l'aspect t'éblouit et t'égare !

Madame Germont, voulant convaincre sa fille qu'ils étaient sans fortune, avait, à la mort de son mari, quitté l'appartement au second qu'elle occupait rue Saint-Florentin, pour venir se loger au quatrième étage d'une grande maison, rue Saint-Honoré, appartenant à un très riche propriétaire nommé Duperron ; c'était un ancien courtier de change, âgé de cinquante ans, et qui était autant de luxe que Madame Germont montrait de parcimonie. M. Duperron était un de ces joyeux sibarites, à face rubiconde, qui s'imaginent que le mérite et la considération sont toujours en proportion de l'or qu'on possède et dont l'unique passe-temps était d'inventer quelque nouveau plaisir qui pût remplir un instant la petite capacité de son âme, et l'étroite étendue de son imagination. Bon, généreux, mais sans discernement et sans choix dans le bien qu'il faisait ; grand partisan de la table et des rires bruyants qu'elle fait naître ; perroquet des gens de lettres qu'il recevait et dont il retenait facilement les mots, il était moitié sot, moitié fat ; plus occupé de ses parents ; grand chasseur, buveur intrépide ; en un mot, c'était un de ces hommes si communs et si plaisants, qui se croient de grands personnages.

Il avait remarqué plusieurs fois Eulalie en allant toucher ses loyers chez madame Germont ; mais l'imposante austérité de la mère et le ton parfait de la fille, ne lui permettaient pas de hasarder une fausse démarche. La vive impression qu'il avait reçue en voyant mademoiselle Germont, avait pénétré jusqu'au fond de son cœur. Le sibarite aimait véritablement et pour la première fois. Il dissimula d'abord, non sans une grande contrainte, l'amour violent dont il était agité ; il sut ensuite se rendre en sa qualité de propriétaire, agréable à ces

dames, pour tout ce qui concernait l'appartement qu'elles occupaient dans sa maison : il prévint jusqu'à leurs moindres désirs, et madame Germont, qui trouvait l'occasion de satisfaire son avarice, acceptait discrètement tout ce que lui proposait M. Duperron, qu'elle disait être le meilleur et le plus aimable des hommes. Elle ne tarda pas à s'apercevoir que l'obligeance et les généreux procédés du propriétaire, avaient un but secret, cachaient une intention sérieuse. Elle l'avait surpris plusieurs fois les yeux attachés sur sa fille, dans une immobilité qui tenait de la stupefaction. Elle feignit de ne point s'apercevoir du ravage qu'Eulalie exerçait dans toute cette grosse machine ; mais, de ce moment, elle projeta d'assurer à sa fille la fortune immense que possédait ce moderne Turcarot.

Linval cependant venait encore assez souvent chez sa tante : celle-ci, craignant que Duperron ne s'aperçût de l'attachement que se portaient les deux amis d'enfance, interdit pour toujours à son neveu l'entrée de sa maison. Le séjour de Paris devint alors insupportable à cet intéressant jeune homme : il obtint du négociant, chez lequel il travaillait, l'emploi de commis-voyageur dans les différentes places de l'Europe, et les parcourut avec le talent et le zèle dont il donnait chaque jour de nouvelles preuves. Il fit ses adieux à sa chère Eulalie dans une lettre qu'il trouva le moyen de lui faire parvenir, et l'assura que si le destin seconda ses efforts et lui faisait, comme à tant d'autres, acquérir une fortune digne de fléchir la rigueur de sa mère, il viendrait la déposer aux pieds de la seule femme qu'il eût aimée. Oh ! combien cet engagement donna de force et de courage à la pauvre Eulalie ! elle ne verra plus son premier ami ; mais elle le suivra dans ses voyages, elle fera des vœux pour le succès de tout ce que l'amour pourra lui faire entreprendre ; elle attendra son retour.

Cependant Duperron était attiré chaque jour davantage vers cette charmante fille. Qui mieux qu'elle pourrait faire les honneurs de sa maison, embellir le séjour d'une terre considérable qu'il possédait en Normandie, y réunir des plaisirs vrais, y rassembler de nombreux amis ? Elle n'a pas de fortune ; eh ! qu'importe ? en a-t-il besoin avec ce qu'il possède ? il est si doux de s'attacher, par la reconnaissance, la femme que l'on aime ! Depuis si longtemps que Duperron court de belle en belle, qu'a-t-il rencontré ? des intrigantes qui n'en voulaient qu'à son or, ou des coquettes qui s'amusaient à le ridiculiser. Il lui faut embellir le reste de sa carrière par un attachement pur et durable ; il faut enfin qu'il s'attache à la vertu par des liens légitimes. Duperron ne fut donc plus occupé qu'à saisir toutes les occasions qui pouvaient le rapprocher d'Eulalie : jamais il n'avait porté tant de soins à la maison où ces dames occupaient un modeste appartement ; jamais madame Germont n'avait reçu d'un propriétaire autant d'égards et de prévenances.

La mère avare, qui trouvait son compte aux généreux procédés de Duperron, l'accueillait chaque jour avec plus d'affabilité : de simples politesses il en vint à de fréquentes visites, à des assiduités. Bientôt enfin il déclara ses sentiments, et demanda la main d'Eulalie. Madame Germont, qui connaissait l'inclination de sa fille, et qui prévoyait tous les obstacles qu'elle aurait à vaincre, pour la déterminer à rompre avec Linval, n'osa pas d'abord donner à Duperron la certitude du succès. Elle exprima des craintes : fit naître des difficultés ; et le riche traitait, croyant les lever toutes, répétait sans cesse :

— Je ne veux pas la moindre dot, madame ; et je me charge des frais de noces : je promets de reconnaître à ma charmante future 200,000 fr. par notre contrat de mariage, et lui en lègue, après mon décès, 400,000 à prélever sur ma fortune. Pour vous, madame, dont je veux également assurer l'existence et réparer les malheurs, je vous déclare que vous trouverez chez mon notaire une somme de 100,000 fr. dont vous pourrez disposer.

Chaque mot qui sortait de la bouche de Duperron, s'insinua au fond du cœur de la mère avare, et la faisait tressaillir d'ivresse. Marier sa fille sans rien prélever sur son coffre-

fort ! Jouir de 100,000 fr. de plus ! voir Eulalie un jour propriétaire d'un demi-million que lui assurait son généreux prétendu ; et de plus de 200,000 fr., qu'elle espérait amasser par ses économies ! le moyen de ne pas mettre tout en œuvre pour assurer un pareil mariage ?...

Madame Germont, après avoir adroitement préparé ses batteries, instruisit sa fille du riche parti qui se présentait pour elle. Eulalie d'abord ne répondit que par un éclat de rire, et voulait tourner la chose en plaisanterie ; mais sa mère y mettant tout le sérieux qu'exigeait une pareille proposition, la jeune personne lui répondit que lors même qu'il n'existerait pas entre elle et l'opulent financier une disproportion d'âge qu'elle ne surmonterait jamais, il lui serait impossible de sympathiser avec M. Duperron.

— Mais, ma fille, songez donc aux grands avantages qu'il vous fait.

— Ce sont ces avantages qui me blesseraient plus que tout le reste. La femme qui se contente, est, par cela même, au-dessous du prix qu'on l'achète.

— Est-ce donc se vendre, que de céder aux instances d'un galant homme qui nous chérit et nous honore ?

— Non, non, je ne m'abaisserai point à ne posséder dans mon mari que de l'opulence.

— Ainsi, ma fille, vous refusez ce riche parti ?

— Oui, ma mère.

— Vous tiendriez un autre langage, si Linval n'occupait pas encore votre pensée.

— Je ne m'en défends pas : je n'oublierai jamais l'ami que vous m'avez donné vous-même ; et je ne puis disposer d'un cœur qu'il possède tout entier.

— Où vous conduira cette folle passion ?

— A l'espoir d'embellir mon avenir ; ce qui vaut mieux que de sacrifier le présent.

— Pouvez-vous préférer à l'opulence, au sort le plus brillant, la gêne et l'obscurité dans laquelle nous vivons ?

— En travaillant dans notre humble réduit, je puis du moins songer à Prosper sans remords et sans contrainte : croyez-moi, ma mère, on n'est jamais sans plaisirs quand on aime ; et l'on jouit même en souffrant.

Madame Germont, convaincue que ses efforts seraient vains, et que son obstination ne ferait qu'attiser le feu dont brûlait Eulalie, feignit d'abandonner ses projets ; mais loin de renoncer à l'espoir d'un mariage qui flattait sa cupidité, elle résolut de faire sentir à sa fille le sacrifice d'aussi grands avantages, par une gêne simulée et l'espèce d'abjection où la conduisit son avarice. Elle renvoya donc la seule femme qu'elle avait conservée de tous ses gens, et se réduisit par degrés, à une vie dure et pénible ; obligeant Eulalie à vaquer à des soins laborieux, à des travaux fatigants. Mais rien ne pouvait abattre le courage, ni changer la résolution de cette charmante personne : elle passait avec un air joyeux et satisfait, d'un mauvais piano qui lui restait, et de quelques bons livres qu'elle avait conservés, aux occupations les plus serviles. Elle trouvait même dans cette nouvelle existence un secret avantage : Duperron ne venait plus les visiter aussi souvent, semblait renoncer à ses projets d'union. Eulalie abandonnait alors son âme aux tendres sentiments qu'elle conservait pour Linval, et se berçait du doux espoir de le nommer un jour son époux... Hélas ! ce bonheur tant désiré, cette juste récompense d'un amour si tendre et si constant, venaient d'être ravés à jamais pour cette infortunée.

Prosper, à qui les relations commerciales de la maison dont il était voyageur, faisaient parcourir les principales villes de l'Europe, s'était trouvé en Espagne à l'époque où la plus affreuse épidémie y causait tant de ravages. Il était libre d'en sortir avant qu'on eût établi le cordon sanitaire ; mais instruit des vives instances de l'homme opulent qui recherchait la main d'Eulalie, et ne pouvant s'imaginer que celle-ci préférât supporter une condition précaire, à lui manquer de foi, il ne voulut point quitter Barcelone où ses jours étaient menacés. Un autre motif aussi puissant, l'y retenait : proche parent du plus jeune des médecins français que l'honneur et l'humanité ont

gravé au temple de mémoire ; ami de collège du courageux et intéressant *Mazel* atteint du mal contagieux dont il s'occupait à sauver ses semblables ; *Linval*, entraîné par son exemple, court vers le lit de douleurs où gisait le célèbre agonisant, dans l'espoir de contribuer par ses soins, à le rendre à sa famille, à son pays ; mais lui-même atteint du mal dont il avait osé braver le poison destructeur, était mort victime de son dévouement, en ne songeant qu'à sa chère *Eulalie*, dont le nom fut le dernier mot qu'on l'entendit proférer en expirant.

Comment peindra le désespoir de l'amie de son enfance, lorsqu'elle apprit cette fatale nouvelle ? Son âme reçut une atteinte si violente, qu'elle fut pendant plusieurs jours, comme anéantie. C'était une douleur muette qui dévore et ne saurait même être allégée par des larmes. *Eulalie* perdait dans *Linval* son avenir et voyait s'évanouir tous ses rêves de bonheur. Elle allait être plus que jamais en butte aux sollicitations que lui ferait sa mère, d'épouser l'opulent *Duperron*. Déjà celui-ci, pour se rapprocher davantage de celle qu'il adorait, était venu s'établir dans l'appartement du premier de la grande maison qu'occupaient ces dames. *Eulalie* ne douta plus qu'instruit de la mort de *Linval*, qui levait des obstacles qu'on avait jugé insurmontables, et toujours protégé par madame *Germont*, il ne renouvelât bientôt ses offres, ses instances, qu'elle se promit d'éluder avec adresse, ou de repousser avec courage.

Mais un nouveau chagrin vint encore accabler l'âme sensible d'*Eulalie* : madame *Germont*, que son avarice conduisait à se refuser les objets nécessaires à la vie, tomba dans un affaiblissement général qui fit craindre pour ses jours. Vainement sa fille lui prodiguait tous ses soins, il fallait ceux d'un homme de l'art, et la malade s'y refusait obstinément, sous le prétexte qu'elle n'avait pas de quoi payer les visites d'un médecin. Elle était d'ailleurs sans inquiétude, et convaincue qu'elle guérirait sans aucune assistance étrangère. Cependant ses forces s'affaiblissaient par degrés : *Duperron*, qui saisissait toutes les occasions de se rapprocher d'*Eulalie*, s'empressa de lui offrir, en qualité de voisin, tous les services dont cette intéressante personne avait un besoin indispensable ; et la maladie faisant des progrès effrayants, il finit par amener son médecin. La malade refusa de le recevoir : elle repoussa même les soins généreux de *Duperron*, en disant à la pauvre *Eulalie* :

— J'aurais tout reçu de lui, s'il eût été mon gendre ; mais je dois tout refuser d'un homme dont vous avez dédaigné l'alliance ; et je préfère mourir, ma fille, à lui donner des droits sur vous.

Qu'on juge de la peine de cette infortunée, et des combats qu'elle éprouvait ! elle va perdre sa mère, si elle la prive des secours qui peuvent lui conserver la vie ; mais en les acceptant, elle autorise *Duperron* à prétendre à sa main : elle s'engage en quelque sorte, à répondre aux vœux qu'il a manifestés. Cependant la mémoire de *Linval* occupe son cœur tout entier ; et *Duperron*, malgré ses soins généreux, ne saurait en trouver le chemin. Qui donc l'emportera de la nature ou de l'amour ? celle-là fut la plus forte : sa voix est si puissante ! Et *Prosper* n'existait plus... Un jour madame *Germont*, hors de danger, mais encore d'une faiblesse extrême, refusait de prendre des cordiaux que lui présentait *Eulalie*, sa seule garde-malade, en lui répétant que ce serait tromper l'homme dont la générosité surpassait l'opulence ; et qu'il fallait se conformer à leur triste position. *Eulalie*, accablée de fatigue et dévorée de chagrin, lui répondit :

— Ah ! cessez de me parler ainsi ; je céderais, et je ferais le malheur de ma vie.

— Quoi ! ma fille, lorsqu'on trouve dans un époux la richesse et les qualités du cœur...

— La richesse n'est rien, ma mère, quand elle n'offre pas cette douce sympathie d'âge, de goûts, de caractère ; cette mise en commun d'épanchement d'âme et de projets de bonheur.

Si la mort de *Linval* ne vous eût pas rendu libre, ma fille, je pourrais excuser de pareilles résolutions ; mais pourquoi ne

pas contracter par raison, des liens qu'on ne peut plus former par amour ? Quoi ! lorsque d'un seul mot, on assurera le bonheur de tout ce qui nous entoure ! lorsque des parents qui peut-être auraient le droit d'ordonner, se bornent à de simples instances.

— On obéit, ma mère, ... mais on meurt.

— On ne meurt point, ma fille ; et l'on donne à celle dont on reçoit le jour, une existence honorable, un avenir pour sa vieillesse.

— J'obéirai donc.

Comme elles discourent ainsi, *Duperron* fait demander s'il peut être admis auprès de la malade : celle-ci, voulant saisir l'occasion d'engager *Eulalie* par une promesse qui ne lui permettrait plus de refuser la main du riche financier, le fait introduire auprès d'elle ; et après l'avoir remercié de tout l'intérêt qu'il n'avait cessé de lui témoigner pendant sa longue maladie, elle ajoute qu'elle croit ne pouvoir mieux le reconnaître, qu'en lui donnant sa fille qui consent à le nommer son époux. Il serait difficile de peindre la joie et le triomphe de *Duperron*. Il ne s'aperçoit pas que *Eulalie* pâlit à chaque mot qu'il profère, à chaque démonstration qu'il fait de son amour.

A partir de cet heureux moment, madame *Germont* fut comblée par lui de tout ce qui pouvait accélérer sa guérison. Soudain une garde-malade vint soulager *Eulalie* dans ses pénibles devoirs ; une bonne active, intelligente, fut chargée des soins du ménage ; il fit plus encore : l'appartement qu'occupait madame *Germont*, était bas d'étage et situé au nord ; jamais le soleil n'y pénétrait ; *Duperron*, profitant de l'absence d'un de ses amis qui occupait le second de son hôtel, s'y installa ; et sitôt que la malade fut en état d'être transportée, il la fit descendre à l'appartement du premier, dont la vue donnait au midi, sur le jardin des Tuileries. L'excellent air qu'on y respirait acheva bientôt de guérir madame *Germont*, et de l'amener à la plus heureuse convalescence.

Le mois de mai venait de rendre à la nature tout son éclat : le médecin avait ordonné le lait à la mère avare, comme le seul remède qui pût achever de rétablir sa santé. *Duperron* s'empressa d'offrir le château qu'il possède en Normandie, près de *Caudebec*, sur les bords de la Seine. C'est là que de frais ombrages, de riantes prairies rendront à la convalescente toutes ses forces ; c'est là qu'*Eulalie* elle-même se remettra de ses longues fatigues, par des promenades solitaires, où le discret *Duperron* se gardera bien de la suivre ; mais à son retour dans son appartement, elle trouvera les plus belles fleurs de la saison, un magnifique piano à trois cordes et à six octaves, une bibliothèque de livres choisis ; en un mot, tout ce qui peut lui offrir une agréable distraction, et charmer ses loisirs... C'est là qu'*Eulalie*, environnée de bons et paisibles agriculteurs et de timides indigents dont elle soulagera la misère, sentira par degrés, tous les charmes de l'opulence ; c'est là qu'elle préparera la chaîne qui doit l'engager, à son tour ; cette chaîne ne sera composée que de fleurs mal assorties et de diverses saisons ; mais la parole est donnée, et les engagements sont scellés par la reconnaissance...

Ombre de *Linval*, cesse de poursuivre ton amie ! N'établis pas entre l'époux qu'elle va prendre, et celui qu'elle devait avoir, une comparaison qui l'accable et lui ravit le peu de forces qui lui restent, pour supporter les rigueurs de la nécessité. Il vient de luire enfin ce jour tant désiré par madame *Germont*, ce jour si redouté par sa fille. Ce fut à Paris que cet hymen fut célébré. *Eulalie*, pâle, abattue, mais résignée, avait plutôt l'air d'une victime que d'une mariée. Toute l'ivresse qu'inspire une pareille fête s'était réfugié dans les regards avides de sa mère et sur la figure enluminée de *Duperron*. Celui-ci venait de réaliser dans le contrat de mariage tous les avantages dont il était convenu avec madame *Germont* ; mais en habile traitant, il avait eu soin de faire reconnaître que dans le cas où la jeune femme décéderait sans enfants, les 100,000 francs reviendraient à lui *Duperron*, ou à ses héritiers.

Rien n'égalait la magnificence de la corbeille de la mariée, l'éclat des parures dont elle était surchargée, et la somptuosité de la fête nuptiale ; mais sous ces lambris dorés, au milieu des

feux éblouissants qui jaillissaient des nombreux diamants dont elle était parée, Eulalie eût préféré l'humble réduit qu'avait habité Linval, et le simple bouquet de violettes que souvent il attachait sur le sein palpitant de son amie d'enfance.

Peu de temps après la célébration de ce mariage, Eulalie, dont la souffrance augmentait chaque fois qu'elle était obligée de se montrer en public avec son mari, que chacun prenait pour son père, témoigna le désir de retourner en Normandie, à ce château délicieux où elle espérait dissiper le poids accablant dont son âme était oppressée.

— Quand tu voudras, lui répond Duperron, j'y donnerai rendez-vous à mes meilleurs amis et nous rirons.

Ce départ se fit à la fin de juillet. Madame Germont, occupée de l'agiotage qu'elle faisait en secret, et ne songeant plus qu'à bien faire valoir les cent mille francs mis à sa disposition se dispensa d'accompagner sa fille à sa terre, où Duperron lui avait fait préparer une réception de dame de village ; mais Eulalie, au milieu des hommages qu'elle recevait et de tous les honneurs dont elle était environnée, portait sur sa figure charmante l'empreinte d'une douleur interne qu'elle s'efforçait de cacher sous les apparences d'un calme inaltérable ; jamais une plainte, ni le moindre murmure ; jamais un mouvement d'impatience, quelquefois même, afin de déguiser sa souffrance elle s'efforçait d'amener sur ses lèvres charmantes, un sourire passager que démentait son cœur, et qu'effaçait aussitôt le moindre geste, un seul regard de Duperron.

— Allons, disait-il, il faut du mouvement, de la joie, et tous jours de la joie !

Alors, il lui faisait parcourir en calèche son parc immense, et les plus beaux sites des environs ; souvent aussi, pour lui procurer un exercice salubre, il la faisait monter à cheval, et l'escortait lui-même dans de longues promenades, où toujours il lui procurait une surprise agréable, et surtout de l'or à répandre. Chaque semaine, il réunissait à son château ce qu'il appelait ses amis : ce n'étaient que d'avidés parasites, des chasseurs de profession qui venaient sabler ses vins, tuer son gibier et convoiter sa femme. Enfin, tout ce que Duperron pouvait inventer, pour charmer Eulalie et la distraire de cette sombre mélancolie qui la fatiguait, était exécuté comme par magie. Aussi la jeune femme se disait-elle souvent, en le voyant s'occuper de tous ses soins obligeants :

— Il fait tout ce qu'il peut pour me plaire ; j'en suis touchée, et voudrais lui trouver quelque accès pour arriver à mon cœur ; mais la nature a mis entre nous deux une barrière insurmontable ; et plus il fait pour moi, plus je souffre... Oh ! qu'elle est pesante cette chaîne qui n'est formée qu'avec de l'or !... mais il faut la porter tant que j'aurai de forces : du courage, et résignons-nous !

La jeune victime trouva néanmoins quelques distractions à ses maux : on était au milieu du mois d'août, et la moisson commençait. Ce tableau mouvant, ce spectacle riche et varié de tous ces bons agriculteurs qui recueillent, entassent le fruit de leurs travaux, avait tant d'attraits pour Eulalie, qu'elle restait des journées entières au milieu des plaines fertiles qui entouraient son château. Bientôt arriva la récolte de pommes, vulgairement appelées les vendanges de Normandie. Nouveaux tableaux charmants ; bandes joyeuses chantant les vieux refrains de la contrée, gaîté franche sur tous les visages, danses champêtres après le travail ; aisance, bonheur, santé... mais au milieu de tous ces plaisirs si vrais, Eulalie sentait que sa poitrine, à force de comprimer mille soupirs, s'enflammait par degrés ; sa respiration devenait embarrassée, et la fraîcheur de son teint décoloré commençait à se réunir sur les pommettes de sa charmante figure : une lassitude dans tous les membres ; une espèce de fièvre lente la tourmentait sans cesse ; tout enfin semblait offrir dans cette infortunée les symptômes effrayants de la consommation.

Duperron, qui faisait tout pour complaire à sa chère Eulalie qu'il croyait la plus heureuse des femmes, s'imagina que l'altération de ses traits, était un heureux indice qui lui promettait bientôt un héritier de son immense fortune ; et loin

de s'attrister sur le sort de sa femme, il ne cessait de se réjouir en secret de l'affaiblissement de sa santé ; il s'occupait même déjà des préparatifs qu'exigeait le plus heureux événement de sa vie. Madame Germont vint passer quelques semaines auprès de sa fille ; et frappée de cet abattement qu'on remarquait dans toute son être, elle s'informa d'abord à Duperron s'il ne s'était pas élevé quelques nuages entre sa femme et lui.

— Pas le moindre, lui répondit celui-ci ; le moyen de se fâcher contre cet ange-là ? c'est si doux, si prévenant !... C'est bien dommage qu'elle soit aussi triste : je sens que chaque jour elle me fait perdre quelque chose de ma gaîté naturelle ; et c'est le seul tort que je lui connaisse ; mais quelques mois encore ! et nous rirons.

Madame Germont, s'adressant ensuite à sa fille en particulier, lui demanda si l'on manquait pour elle de soins et d'égards ; si le séjour de Caudebec l'ennuyait ; enfin, ce qui pouvait causer la profonde tristesse où elle était plongée.

— C'est à qui me prévient sur tous mes désirs, lui répondit Eulalie, et mon mari, sous des dehors communs, est vraiment le meilleur des hommes ; mais nous ne pouvons nous comprendre, tous les efforts qu'il fait pour me plaire, ne peuvent rapprocher la distance qui sépare nos cœurs. Le mien se trouve isolé, sans appui, sans espoir, et se brise peu à peu ; voilà tout mon mal. Je vous l'avais dit, ma mère : on obéit, mais on meurt.

Madame Germont, qu'aveuglait l'avarice, toujours sourde au cri de la nature, ne vit dans cette effrayante prédiction de sa fille qu'un reste de son amour romanesque pour Linval, et de la profonde douleur qu'elle avait éprouvée en apprenant sa mort. Elle crut aussi, comme Duperron, au commencement d'un état physique qui souvent produit sur les jeunes femmes une tristesse invincible, et fut convaincue qu'Eulalie, une fois mère, dissiperait aisément ces atteintes vaporeuses, au sein des plaisirs sans nombre et de la grande opulence dont elle était environnée.

L'automne arriva : les grandes chasses commencèrent. Bientôt se réunirent au château de riches parvenus, des hommes d'affaires et certains intrigants qui se glissent partout, et pour qui Duperron était une mine précieuse à exploiter. Madame Germont venait de retourner à Paris. Eulalie était obligée de s'occuper des haltes nécessaires aux chasseurs, des grands dîners qu'ils faisaient au retour de leurs brillants exploits. Après ces repas splendides, interminables, arrivait le punch dont la fumée enivrante excitait le gros rire et la chanson gaillarde. La jeune femme voulait se retirer dans son appartement et laisser le champ libre aux nombreux convives ; mais Duperron, non moins échauffé que les autres, lui disait d'une voix mal assurée :

— Allons, mon amie !... il faut rire et boire avec nous... et surtout ne plus faire la sucrée : ça finirait par me déplaire... parce qu'avec moi, faut de la joie... entends-tu bien... toujours de la joie !...

Il l'obligeait alors à trinquer avec tous ses amis, et la proclamait la meilleure, la plus charmante des femmes, et lui le plus heureux des hommes.

On peut juger du mal affreux que faisaient à la pauvre Eulalie des scènes de ce genre.

— Voilà donc, se disait-elle, ces heureux du jour ! voilà l'emploi qu'ils font de cette opulence dont ils sont si fiers ! ô Linval ! combien ton souvenir les rend à mes yeux abjects, insupportables ! ah ! je ne saurais trop me hâter de te rejoindre pour reprendre auprès de toi cette pureté d'âme, pour retrouver ce charme du sentiment et de la délicatesse, dont je suis privé depuis que tu m'habites plus sur la terre. Si la mort nous a séparés, j'espère et je sens qu'elle ne tardera pas à nous réunir.

Telle on voit une fleur de la prairie que le pied fangeux d'un vieux taureau renverse et foule sur sa tige ; elle se relève quelques instants aux rayons du soleil, mais bientôt elle retombe effeuillée et disparaît emportée par le premier orage : telle on vit Eulalie se flétrir, s'abattre et perdre à chaque instant une portion de la vie. Un jour, Duperron devait se ren-

dre avec elle à un grand dîner que donnait, à son tour un, riche propriétaire des environs ; il entre brusquement dans l'appartement d'Eulalie, et lui annonce qu'ils iront à cheval au joyeux rendez-vous, et qu'elle montera la plus belle jumonte normande que depuis six mois il faisait dresser pour elle. Eulalie qui, toujours calme et résignée, cachait à son mari son état de souffrance, recueille le peu de force qui lui restent, s'habille en amazone, descend le perron du château, non sans effort, pose le pied sur l'étrier et tombe sans connaissance dans les bras de Duperron, qui s'écria :

—Au diable soient les femmes à vapeurs ! me voilà privé du plus délicieux dîner !...

Il fait respirer à sa femme des spiritueux, et voulant réchauffer ses mains glacées, il les pressa au point de lui écorcher les doigts surtout celui qui porte l'anneau nuptial ; mais rien ne peut faire cesser l'évanouissement d'Eulalie : bientôt arrive un célèbre médecin des environs, qui juge, au premier coup d'œil, que l'état de la malade est mortel. Il demande alors qu'on le laisse auprès d'elle, seul avec deux femmes, et parvient à lui faire reprendre ses sens. Il l'interroge, l'examine et s'aperçoit qu'à l'aspect de Duperron qui rentre brusquement, son agitation redouble, sa respiration est plus pénible : il prie alors son mari de se retirer, lui promettant de passer toute la nuit auprès de la malade qu'il annonce être en danger.

—Bah ! se dit Duperron en s'éloignant, ces médecins disent toujours cela, pour se faire valoir. C'est une indisposition due à son état, voilà tout ; dans quelques mois il n'y paraîtra plus.

Il crut toutefois devoir prévenir madame Germont de l'état où se trouvait sa fille et s'empressa de lui envoyer un de ses gens à franc étrier, avec invitation de se rendre auprès d'elle. Au milieu de la nuit, ce que redoutait le médecin, arriva : la malade fut atteinte d'une hémorragie qu'on ne put arrêter qu'avec tous les secours de l'art. Le jour reparut ; Duperron voulut avoir par lui-même, des nouvelles de sa femme : il la trouva sans mouvement et comme privée de la vie.

—Elle repose, lui dit à demi-voix le médecin, respectons son sommeil !

—Mais, cher docteur, lui répondit Duperron en sortant, vous ne le croyez donc pas en danger ?

—Non assurément ; c'est un de ces coups de foudre que produit un chagrin profond qu'on dévore en secret : ce que nous appelons cœur brisé.

—Et qui peut lui avoir brisé le cœur, à cette bonne petite ?

—Je l'ignore ; mais son mal est un tourment de l'âme et je ne réponds pas de ses jours !

—Ah ! docteur, mille pièces d'or si vous la sauvez.

—L'intérêt qu'elle m'inspire, monsieur, est le seul motif qui m'anime ; je ne l'abandonnerai point.

Eulalie passa tout le reste de la journée dans une extrême souffrance, accompagnée de crises violentes qu'elle supportait avec une joie secrète et la plus grande résignation. Sentant néanmoins qu'elle touchait au terme de sa vie, elle ne voulut point se montrer ingrate envers l'homme qui avait tout fait pour lui plaire : elle le fit approcher, et lui prenant une main qu'elle posa sur son cœur, elle lui dit d'une voix défaillante :

—L'amour n'a pu vous y donner place... mais vos soins généreux... y sont gravés... par la reconnaissance !... Je meurs digne du nom... que vous m'avez donné... plaignez votre épouse... et reprenez ses adieux !...

A ces mots il lui prend une nouvelle faiblesse, et le médecin invite, pour la dernière fois, Duperron à se retirer : il résiste, mais la voix de madame Germont, qui venait d'arriver, l'oblige d'aller à sa rencontre, pour ne pas causer à la malade une émotion subite qui pouvait achever de l'éteindre.

Eulalie cependant retrouve encore un moment d'existence : instruite de l'arrivée de sa mère, elle demande à la voir ; celle-ci s'approche, en frissonnant, du lit de l'agonisante qui, à son aspect, reprend un reste de forces, et lui répète d'une voix presque éteinte, mais avec une expression déchirante :

—Je vous l'avais bien dit, ma mère... on obéit... mais on meurt...

Ce furent les derniers mots que prononça cette femme charmante. Le médecin, qui comptait à son pouls le peu d'instants qui lui restaient à vivre, in te la mère anéantie à s'éloigner.

—Me séparer de mon enfant ! répond-elle, avec l'accent du désespoir ; ah ! laissez-moi du moins recueillir son dernier soupir.

—Madame... il n'est plus temps...

On emporta la malheureuse madame Germont qui, dans son délire, s'accusait tout haut de la mort de sa fille ; et devant Duperron lui-même, se reprochait de l'avoir sacrifiée à l'homme opulent qu'elle ne pouvait aimer. Elle revint à Paris, suivie des tourments du remords et des angoisses de la douleur. Elle perdait dans Eulalie l'objet de son ambition, l'héritière de ses secrètes économies, et surtout les cent mille francs que lui fit restituer Duperron.

Trompé par cette mère ambitieuse il lui voua la haine de l'amour-propre offensé.

Comme l'avarice est un mal incurable, madame Germont crut pouvoir alléger sa peine, en contemplant sa riche cassette ; mais chaque fois qu'elle y portait les yeux, un cri vengeur s'élevait au fond de son âme, et semblait lui dire :

—Mère avare ! femme insensée !... avec cet or qui te coûte si cher, tu pouvais te faire bénir de ta fille, et du digne ami de son enfance ; ils eussent charmé ta vie, escorté, soutenue ta vieillesse... tu vivras isolée ; tu mourras sans témoins : ta tombe sera déserte, et servira d'exemple à ces mères dénaturées, qui, pour ne pas doter leurs filles, les contrarient dans leurs penchants les plus légitimes, et ne craignent pas de forcer leur inclination.

FIN.

LE MATIN

PAR HENRY GRÉVILLE

L'air était calme, si calme que rien ne frémissait encore : les touffes d'herbe au haut des toits se dressaient immobiles sur le ciel d'un gris laiteux, et la route, sillonnée par les charriots de la ville qui avaient laissé la trace des roues et des sabots dans la poussière épaisse et blanche, la route semblait endormie sous la clarté grise du matin.

Un son lointain s'éleva des prairies et vint mourir aux premières maisons du village ; doux, prolongé, presque éteint, il vibra un instant dans l'air limpide, puis le silence recommença, ce grand silence de la nature qui précède le réveil, plus profond avant l'aube qu'au plus noir des ténèbres. Un son semblable, mais plus fort, répondit au premier dans le lointain : les vaches qui avaient passé dans les pâturages cette clémente nuit de juin, appelaient les trayeuses à débarrasser leurs mamelles gonflées de lait. Deux ou trois appels résonnèrent encore, puis rien... Un frisson presque insensible agita les brins d'herbe dressés sur le chaume, et une faible lueur rosée, si faible qu'on la distinguait à peine, se glissa entre les vapeurs grises du levant.

Martial ouvrit sa fenêtre ; rien dans le village n'annonçait encore le réveil ; au travers des rosiers-noisettes, parure de la muraille grise, qui caressaient son visage, il se pencha au dehors pour écouter... ; un bruit éloigné que lui seul pouvait percevoir, frappa son oreille au bout d'un moment : c'était le claquement d'une porte de bois qui retombe. Il s'accouda rêveur à l'étroite fenêtre et fixa les yeux sur l'orient.

Un pas fit craquer le gravier de la route, une forme féminine passa au bout des champs voisins... En ce moment l'hirondelle qui nichait sous le toit de Martial sortit de son nid, et de son aile fourchue effleura en passant la joue du jeune homme... Il sourit à cet heureux présage.

Depuis deux ans que Martial avait fait sa dernière visite au pays, il avait encore une fois navigué autour de la terre. Les marins sont fidèles on ne sait pourquoi ; à travers les distractions des escales, les tentations d'une vie facile à terre, rude à bord, il avait gardé le souvenir d'une fillette, entrevue et courtisée un peu, bien peu, lors de son dernier congé. Pourquoi les yeux bleus de Céline avaient-ils hanté le marin jusque dans les mers du Sud ? Pourquoi avait-il rapporté pieusement le souvenir de ce visage innocent, plutôt que de tant d'autres ? C'est justement parce que l'amour est si beau dans son détachement de ce qui n'est pas lui. Martial avait terminé son service et voulait épouser Céline, c'était bien simple.

Revenu de la veille, il n'avait pu la voir encore. L'eût-il désiré ! Il n'en était pas sûr. Revoir en présence des amis et de la famille un visage dont on a rêvé deux ans n'est pas une épreuve indifférente : on peut être ridicule produire une impression défavorable, et Martial craignait le ridicule par-dessus tout. Mais Céline allait traire, le matin aux premières lueurs du jour ; c'était elle qui venait de passer, car elle était toujours la première éveillée au village, et s'en vantait avec un naïf orgueil.

L'usage de nos campagnes permet aux galants d'aller courtoiser les jeunes filles à cette heure matinale ; Martial descendit donc de sa chambrette, il jeta un coup d'œil plein de joie et de tendresse familiale sur la chambre toujours ouverte où les parents déjà vieux reposaient paisiblement côte à côte sous les draperies du vieux lit garni de cotonnade bleue à fleurs ; puis il ouvrit la porte, fermée au loquet seulement, et sortit de la maison paternelle.

Le ciel se colorait de tons plus vifs ; la nuance des nuages tout à l'heure à peine semblable aux roses de Bengale, était à présent celle des roses du roi ; les vapeurs du zénith étaient déjà atteintes par les lueurs d'incendie, le couchant seul se teintait à peine des reflets de l'orient. Martial prit le chemin de la vallée où passait le bétail de Céline, et ce chemin longeait la crête de la falaise.

Il marchait pensif, évoquant un à un mille souvenirs de son enfance. Bien des jours et bien des nuits avaient passé sur sa tête alors blonde, aujourd'hui brune, depuis qu'il courait dans le sentier raboteux qui menait à la mer ; ce sentier qu'il n'avait pu voir la veille, car il était arrivée à la tombée de la nuit lui paraissait autrefois si large et si beau ! Maintenant il le revoyait étroit, rocailleux, coupé à chaque instant par un ruisseau bruyant qui ne pouvait se contenter du lit qu'on lui traçait depuis cinquante ans avec la même persévérance toujours inutile, et qui, suivant sa fantaisie, prenait la droite ou la gauche, arrosant partout des rives de cresson. Ce sentier bizarre, presque impraticable pour tout autre qu'un homme du pays, était la route préférée de Martial, celle qui menait à la mer, la mer qui l'avait toujours attiré, tant qu'à la fin, il s'était fait marin pour l'amour d'elle.

Un grand buisson de houx lui barrait la vue, il le tourna, et revit enfin cette mer qui l'avait tant fait rêver, cet horizon encadré de lignes aimées, dont à l'autre bout de la terre il avait ressenti la nostalgie jusqu'à en pleurer, dévoré par la fièvre, quand ses compagnons dormaient dans leurs cadres.

La mer était devant lui, mais telle qu'on la voit en rêve ; la vapeur des chaudes nuits d'été la couvrait entière, tout était d'un blanc d'opale ; le bord de la falaise en pente rapide, à trois cents pieds au-dessous, les rochers bruns qui forment une infranchissable ceinture d'écueils, à cette côte, les nuages, la surface de l'onde dont il entendait le bruit sur les roches, tout était d'un blanc à demi opaque et pourtant mystérieusement éclairé par on ne sait quelle clarté joyeuse.

Il s'arrêta, croyant rêver ; oui, c'était bien comme un rêve : derrière lui, les vertes prairies, les arbres découpaient nettement leur fine silhouette sur le ciel embrasé, — et devant lui, l'abîme blanc et doux à l'œil comme la soie nouvellement dévidée, comme la graine moelleuse du cotonnier.

Une barque passa à peu de distance : la coque était invisible ; seule, la voile blanche glissait entre la brume de l'onde

et celle du ciel ; Martial n'osait remuer, craignant de rompre cet enchantement, et tout autour de lui, les flacons laiteux se massaient doucement sur les cimes des chardons en fleur, sur les touffes épaisses de la haute fougère, partout où un obstacle les arrêtait un ins tant.

— Est-ce le présage de ma destinée ? se demanda le marin au cœur superstitieux. Faut-il m'arrêter ici, renoncer à tenter le sort, à interroger Céline ? Dois-je renoncer à mon rêve ?

Un rayon doré, pénétrant entre deux couches de vapeurs, éclaira soudain la voile qui glissait sur la mer, et tout à coup les oiseaux, qui n'avaient gazouillé qu'en sourdine, entonnèrent à pleine voix la chanson de l'aube ; le ciel étincela jusque dans ses replis de l'occident. Une flèche d'or vint frapper Martial entre les yeux, et la brume enroulée comme un voile de tulle s'éleva lentement sur l'onde, sur les collines ; poussée par un souffle insensible, elle s'en alla doucement vers le nord, sur la mer qui devenait bleue et dont le bruit retentissant arriva désormais aux oreilles du jeune homme ; une lacis de diamants liquides couvrit tout autour de lui et lui-même.

Le charme était rompu ; il contempla un instant avec une joie profonde et recueillie le cher pays qui l'avait vu naître, les rochers énormes à demi recouverts de lierre, l'orifice de la vallée où courait le ruisseau en cascades argentines, les prairies inclinées, la falaise au sol ingrat recouvert de fougère et d'ajonc, percé à tout endroit par le roc de granit ; il respira à pleins poumons l'odeur des menthes sauvages, celle des bruyères qui sentent le miel, et ivre de jeunesse et de vie, il agita en l'air son chapeau, saluant ainsi la terre natale, puis il tourna rapidement le promontoire et pénétra dans le vallon.

La prairie où Céline allait traire était à mi-côte, les rayons du soleil levant réchauffaient les trois belles vaches paresseuses, dans l'herbe jusqu'au fanon. Deux s'étaient couchées, dans l'herbe jusqu'au fanon. Deux s'étaient couchées, le mufle tourné vers la chaleur, et semblaient engourdis dans leur bien être ; la troisième, debout, se laissait patiemment traire par les mains attentives de la paysanne.

Assise sur un petit banc, elle faisait jaillir le lait fumant dans une cruche de cuivre au flanc rebondi ; mais, tout en surveillant ses doigts habiles, elle tournait souvent la tête vers le midi et semblait attendre quelque chose avec impatience. Martial s'arrêta pour la regarder.

Elle ne le voyait pas, c'était le sentier opposé qu'elle explorait à tout moment d'un œil inquiet. Le cœur du jeune homme battit joyeusement. Le savait-elle revenu ? L'attendait-elle déjà ? Se souvenait-elle qu'il avait promis de revenir, et revenir pour elle ? Il le crut, et, pressant le pas, il allait atteindre la barrière, lorsqu'à l'autre extrémité du pré il vit apparaître un autre homme.

C'était un ami d'enfance, il le reconnaissait bien : celui-là n'avait pas quitté le village ; que venait-il faire auprès de Céline ?

Ce n'était pas la première fois que François se hasardait à visiter la jolie trayeuse, car elle sourit en le voyant approcher, et son regard jusqu'alors inquiet s'abaissa pour ne plus le quitter sur le lait qui coulait entre ses doigts.

Le jeune homme s'approcha tout près d'elle, ils échangèrent quelques mots, puis d'une branche qu'il tenait à la main, il se mit à effleurer doucement la joue et le col qu'elle tenait penchés. Elle se défendait en riant, et continuait de traire, mais peu à peu ses doigts se ralentirent ; la cruche était pleine, la bonne bête s'éloigna satisfaite, et Céline resta assise, la tête baissée, écoutant ce que disait François.

Celui-ci laissa tomber sa baguette ; doucement, parlant toujours, mais très-bas, il prit la main de Céline, et ils restèrent tous deux silencieux, sous les rayons ardents du soleil qui dominait le coteau, noyés jusqu'aux genoux dans l'herbe humide et verte...

La seconde vache, s'approchant d'eux, posa son mufle frais et rose sur les genoux de Céline ; la jeune fille sourit, fit un signe affirmatif et recommença de traire...

Martial, le cœur serré, reprit lentement le chemin de la falaise.

—Trop tard ! pensa-t-il amèrement ; qu'irais-je maintenant chercher auprès de celle qui en aime un autre ? François est resté, lui, et pouvait se faire aimer ! Il a eu le loisir pendant ces deux années, à la veillée on hiver, à l'heure de traire en été, de courtiser la jolie fille... Les absents ont tort ! L'absence est mauvaise ; nous n'avons pas le temps de nous faire aimer là bas, dans nos voyages, et au pays les jeunes filles ont celui de nous oublier... La brume était un présage, je n'aurais pas dû aller plus loin !

—Il s'assit au haut de la falaise, triste et presque méchant, car son cœur était plein d'amertume. Le soleil dorait la mer et la terre autour de lui, partout, les mouettes et les hirondelles l'entouraient de leurs cercles joyeux : mais que lui importait la joie de la nature, à lui dont l'âme était en deuil ?

Un bruit de pas sur le sentier lui fit lever la tête : une femme venait à lui, d'une autre prairie, sans doute, la cruche de cuivre gracieusement posée sur l'épaule gauche et retenue en équilibre par une longue de cuir serrée dans la main droite. Il se leva pour lui faire un passage, car le sentier était étroit, et la falaise rapide ; mais la jeune fille ralentit le pas en s'approchant de lui. Il la regarda comme on regarde une belle œuvre de la nature.

Elle était bruno ; ses lourds cheveux repoussaient le petit bonnet qui voulait les couvrir, ses yeux bruns brillaient d'un feu contenu sous ses paupières aux longs cils baissés ; ses joues roses rougirent encore sous le regard du jeune homme.

—Bonjour ! dit-elle, et elle s'arrêta.

Il la regarda ébloui. Cette jeune fille était bien plus belle que Céline, elle semblait le connaître, et il ne se souvenait pas des traits de son visage.

—Vous voilà revenu ? dit-elle d'une voix tremblante ; — peut être le poids de la cruche de lait l'avait-il essoufflé.

—Vous me connaissez donc ? demanda Martial, ému sans savoir pourquoi.

La jeune fille sourit sans lever les yeux.

—Vous m'avez portée dans vos bras quand j'étais toute petite, dit-elle de sa voix riche et grave.

—Qui donc es-tu ? dit Martial, suivant l'habitude du pays qui veut qu'on se tutoie quand on s'est connu enfant.

—Devine ! fit la belle créature.

—Comment t'appelles-tu ?

—Aurore.

Aurore ! oui, il la connaissait bien ; mais qu'elle était devenue celle et quelle avait changé, pendant ces deux années d'absence !

—Quel âge as-tu ? demanda-t-il, oubliant soudain son amertume et sa colère.

—Seize ans.

—Et tu m'as reconnu ?

La jeune fille sourit et fit un signe de tête, puis levant les yeux timidement, elle regarda Martial pendant la durée d'un éclair. Il tressaillit ; que n'eût-il pas donné pour revoir ces yeux merveilleux, pleins de flammes et peut être de larmes ! mais elle regardait la terre.

—Je vous attendais, dit-elle simplement ; vous m'avez dit un jour à votre dernier voyage que si j'étais bien sage, je serais votre petite femme... J'ai été bien sage...

C'est vrai ; il l'avait dit en riant, un jour, à cette fillette de quatorze ans, chétive et grêle, pas même adolescente, tout à fait enfant ; il n'avait pas encore jeté les yeux sur Céline à cette époque, et depuis il n'avait pas pensé à cette parole, semence perdue pour lui, tombée dans une âme, où elle avait si magnifiquement fructifié.

—Tu m'attendais, Aurore ? dit Martial, inondé soudain d'une joie nouvelle, inconnue. Elle répéta oui, très-bas, rajustant la longe de cuir dans sa main qui tremblait et passa devant lui.

Sans mot dire, brûlé soudain au cœur par un rayon de soleil qui devait doré toute sa vie, Martial suivit la belle fille qui s'appelait Aurore.

FIN

LE SOIR

PAR HENRY GRÉVILLE

La forêt se faisait noire ; un coin de ciel bleu pâle apparaissait entré les grands troncs de pins ; une raie d'or étoit marquée l'horizon, et l'orée du bois clair encore, avec ses troncs épars et son herbe somée de fleurettes, semblait le vestibule de quelque palais magique tiède et velouté, où l'on ne devait entrer qu'avec respect.

Les prés étaient déjà rafraîchis par la rosée du soir, mais la chaleur du soleil disparu devait encore reposer quelques heures sur le tapis roux des aiguilles de pin, où flottait une odeur résineuse. Les oiseaux et les insectes cependant s'étaient endormis, et aucun bruit, pas même un frémissement d'ailes, ne troublait le silence de la forêt majestueuse.

Un jeune garçon sortit de l'ombre épaisse et respira plus librement en voyant s'éclaircir le ciel devant lui ; il marchait d'un pas rapide, son carnier de chasse au flanc, son fusil sur l'épaule, et paraissait se hâter vers le logis.

—D'où viens-tu si tard ? fit une voix musicale qui semblait sortir du sol.

L'adolescent s'arrêta en tressaillant et regarda à ses pieds.

Devant lui, couchée dans l'herbe, le menton appuyé sur la paume de sa main, une fillette levait sa tête riieuse. La forme grêle et svelte de son corps, revêtu d'un sombre vêtement de laine, se dessinait à peine sur le sol presque noir ; il recula d'un pas. Elle rit de sa surprise et de sa frayeur, et répéta :

—D'où viens-tu ?

—Je viens... je viens de la chasse, répondit le jeune garçon d'une voix mal assurée. Et toi, qui es-tu ?

La fillette se dressa à demi, de façon à se trouver assise, et la main toujours appuyée sur le sol, elle répondit :

—Sylvie.

—Sylvie ! Es-tu la forêt elle-même ? demanda on souriant l'adolescent lettré ; une nymphe est-elle ta mère, et tes pieds sont-ils fixés au sol en forme de racines ?

La jeune fille se mit debout ; sa stature élégante atteignait celle du jeune homme.

—Je suis la fille du forestier, répondit-elle, je m'appelle Sylvie, et je demeure là.

Elle étendit le bras vers la profondeur la plus noire et la plus veloutée de la forêt endormie.

—Et toi, comment t'appelles-tu ? Tu as failli marcher sur moi.

—Je m'appelle Réal ; mon père demeure au château.

—Ah ! je sais, fit Sylvie ; tu es le fils du seigneur.

Le maître du château était toujours le seigneur dans ce coin de terre perdu.

—Que fais-tu là ? continua le jeune homme en regardant la fillette aux clartés presque éteintes du soir mourant.

Elle n'évita pas son regard ; ses grands yeux foncés, d'une couleur indécise, ignoraient la timidité qui fait baisser les paupières ; elle sourit, montrant ses dents blanches, écarta de la main les cheveux noirs qui retombaient sur son front bas et pur, et répondit sans honte :

—Je t'attendais. Je sais que tu passes souvent ici le soir et je voulais te faire peur.

Réal se mit à rire.

—Un garçon n'a jamais peur, répondit-il en secouant orgueilleusement ses boucles blondes. Mon père dit qu'un homme n'a pas peur et ne pleure pas.

—J'ai vu pleurer mon père, répliqua la fillette d'un ton grave.

—Quand cela ?

—Quand on a emporté ma mère qui était morte.

Réal ne répondit pas ; cette impression-là lui était inconnue. Cependant sa mère aussi était morte, mais il n'avait jamais vu pleurer son père. Il passa à une autre idée.

—Quel âge as-tu ?

—Quatorze ans ; et toi ?
 —Quinze.
 —Alors, reprit Sylvie, c'est toi qui es le plus vieux. Tu dois être le plus raisonnable. Sais-tu lire ?

—Je crois bien ! répondit Réal avec dédain. Je suis très-instruit.

—Je ne sais rien du tout, soupira Sylvie. Mon père est dans le bois tout le jour... Je suis seule.

—Tu t'ennuies ?

—Oh ! non ! Il y a tant de choses amusantes dans la forêt ! Il y a les fleurs, il y a les bêtes... Mais toi, tu n'aimes les bêtes que pour les tuer.

Réal posa la main sur son carnier vide.

—Pas toujours, répondit-il. J'ai manqué un chevreuil tantôt.

—Tant mieux ! fit Sylvie battant des mains. C'est bien fait !

Réal la regarda avec une sorte de dépit ; elle riait.

—Pourquoi es-tu venue m'attendre ? demanda-t-il pour la seconde fois.

Sylvie ne répondit pas tout de suite ; elle cherchait une idée et ne parvenait pas à la trouver.

—Je ne parle à personne, dit-elle enfin, et personne ne me parle ; mon père rentre tard et sort tôt ; parfois il passe la nuit en ombuscade : on vous vole votre gibier, il faut surveiller les braconniers... Je voulais parler à quelqu'un

—Pourquoi moi et pas un autre ? demanda Réal avec un certain trouble.

—Je ne sais pas... tu es presque de mon âge, tu es beau, tu dois être bon, j'ai pensé que tu ne te moquerais pas de moi... et puis j'avais envie de te parler.

Elle s'était mise en marche, Réal la suivait, ils prirent le chemin du château. La nuit était venue, le rayon d'or pâle avait disparu du ciel, et les étoiles commençaient à pointer dans le bleu. La clairière finissait au bord du pré ; Sylvie s'arrêta.

—Adieu, dit-elle.

Réal hésitait : cette rencontre avait pour lui le charme inexprimable du rêve ; la poésie entrevue dans Virgile pendant les heures d'étude venait d'apparaître brusquement dans sa vie ; mais les lumières du château brillaient à quelque distance dans l'obscurité ; on l'attendait pour souper.

—Adieu, dit-il, non sans regret.

—Tu reviendras ? demanda Sylvie avec une douceur de flûte dans sa voix d'enfant.

—Oui, répondit Réal.

Sylvie agita sa main fluette dans l'air du soir, et fit quelques pas... elle sembla s'évanouir dans l'ombre comme une forme impalpable ; l'adolescent, ne la voyant plus, se demanda s'il n'avait pas été victime de quelque imagination. Il ne put résister au désir d'en faire l'épreuve.

—Sylvie, dit-il très haut.

—Que veux-tu ? répondit la voix de l'enfant.

A la pâle lueur des étoiles, il entrevit vaguement la blancheur d'un visage tourné vers lui.

—Bonsoir ! dit-il, rassuré.

—Bonsoir !

Tout disparut. Réal, resté immobile, écoutait encore la vibration de cette voix harmonieuse dans l'air sombre.

—Bonsoir ! cria-t-il.

Un son tremblant, presque insaisissable, vint à lui, mais il ne put distinguer que la dernière syllabe, ...soir ! doucement prolongée et traînée presque à l'infini.

L'heure d'apaisement et de silence retombait sur la forêt tous les jours un peu plus tôt, car l'étoilé décroissait vers l'aube ; et, tous les jours un peu avant l'heure accoutumée, Réal trouvait Sylvie à l'orée du bois.

Ils étaient devenus grands amis ; une sorte de gaminerie sauvage de la part de la fillette, un peu de supériorité péjorative du côté du garçon mettaient entre eux juste ce qu'il fallait de querelles et de brouilles pour les rendre parfaitement heureux de se retrouver,

Réal était libre de ses actions pendant les vacances. Pourvu qu'il fût présent à l'heure des repas, son père, homme sec et taciturne, ne s'inquiétait pas de l'emploi de son temps.

Le jour, Réal courait la plaine et la forêt ; mais, le soir venu, un sentier frayé dans les herbes par son pas fidèle le ramenait au lieu de la première rencontre.

Lorsqu'il voyait les troncs d'arbres s'écaircir, une singulière émotion s'emparait de lui, il était à la fois heureux et inquiet. S'il n'allait pas trouver Sylvie ?

Elle était là pourtant, couchée à plat dans l'herbe, presque recouverte par les hautes tiges du regain montant en graine ; le visage tourné vers lui, elle l'attendait, silencieuse et souriante. Il arrivait honteux du trouble qui lui serrait la gorge, s'asseyait auprès d'elle, et lui contait les menus faits du jour.

Elle l'écoutait, parlant peu elle-même. Dans l'âme de cette fille sauvage, les pensées ne savaient point revêtir la forme des mots ; elle sentait son cœur déborder d'une joie muette, et ses yeux seuls pouvaient parler. Aussi Réal était-il sûr de trouver toujours tournés vers lui ces yeux lumineux et veloutés, où toute la tiédeur de la forêt chaude et rousse semblait s'être concentrée.

—J'aime tes yeux ! dit-il à Sylvie un soir que le soleil se couchait plus tard, pensait-il, sans souci des vraisemblances,— en réalité parce qu'il était venu plus tôt.

La fillette sourit d'un air heureux, mais ne répondit pas. Que pouvait-elle répondre ?

—J'aime tes yeux et tout le reste, continua Réal en parcourant du regard le visage ovale, le cou menu, la taille souple et enfantine de sa jeune amie ; tout cela est joli.

Sylvie continua de sourire et de le regarder. Ce cou brun, doré, caressé par les derniers rayons du soleil, duveté comme une pêche attirait le regard. Il voulut s'approcher de la jeune fille. D'un bond elle fut debout, invitant Réal à la suivre.

—Déjà ? fit celui-ci, paresseusement étendu sur l'herbe chaude et jaunie.

—Allons, répondit Sylvie, je vais te montrer quelque chose. Il ramassa son fusil et la suivit docilement. Il l'eût suivie partout.

Ils marchèrent un moment, puis la jeune fille s'arrêta auprès d'un rocher que surplombait une source.

—C'est beau, ici, dit-elle, regarde cela.

Réal n'était jamais venu là. La fraîcheur de l'eau courante et de la verdure argentée des saules calma son agitation. Sylvie s'était assise au haut du rocher, les pieds pendants sur l'onde. Il la rejoignit et s'assit près d'elle.

Un filet d'eau s'échappait de la pierre et tombait dans un petit bassin creusé par la nature entre les troncs des arbres. Au fond de cette coupe sourdaient deux ou trois sources plus abondantes, qui alimentaient un joyeux ruisseau. Le bassin n'était guère profond ; un homme n'eût pas eu de l'eau à mijambes ; mais les scolopendres et le lierre qui tapissaient les cailloux, la hauteur du rocher lui-même donnaient à ce lieu quelque chose d'agreste et d'intime à la fois.

—On est bien ici, n'est-ce pas ? dit Sylvie, lorsque son ami se fut assis auprès d'elle.

Avec quelques brins de lierre arrachés au plus près elle fit deux couronnes qu'elle posa sur leurs têtes.

—Regarde-moi dans l'eau, dit-elle en se penchant un peu, et se retenant d'une main au rocher.

Réal, sur l'autre versant de la pierre, se rotint également et contempla dans le clair bassin le reflet de la jeune fille qui lui souriait.

—Comme tu es jolie ! s'écria-t-il en levant la tête pour comparer l'image avec la réalité.

—Non, non, s'écria Sylvie boudeuse. C'est dans l'eau qu'il faut me regarder.

Réal, obéissant, s'inclina sur la coupe de cristal, où Sylvie continuait de lui sourire ; quand il relevait la tête, elle reprenait son air sévère, et pour retrouver sa grâce émue, le jeune homme devait la chercher dans le miroir de la source.

Fascinée par le regard de son ami toujours plus tendre, la

jeune fille sentit aussi un vague souhait germer au fond de son âme. Cédant aux vœux qui l'imploraient, elle porta lentement sa main à ses lèvres et envoya un baiser à l'image de Réal réfléchi dans l'onde.

Le visage qu'elle contemplait disparut soudain, et Réal s'approcha de Sylvie tremblante, épouvantée.

— Je t'aime, lui dit-il tout bas, je t'aime.

Ils levèrent la tête et leurs couronnes tombèrent dans la source.

— Regarde, dit-elle, nos couronnes qui s'en vont !

Les doux guirlandes flottant au fil de l'eau avaient déjà quitté le bassin, et, tantôt réunies, tantôt séparées, se dirigeaient vers la prairie. Une vague tristesse saisit le cœur de la jeune fille lorsqu'un détour du ruisseau les cacha à ses regards.

— Déjà ! fit-elle.

Réal ne regardait plus le ruisseau.

— Viens dans la forêt, lui dit-il à demi voix.

— Non, répondit-elle : laisse moi.

Puis elle glissa dans la source à quelques pieds au dessous.

— Je n'ai pas de mal, cria-t-elle aussitôt à Réal, qui, saisi d'effroi, la regardait d'un hant.

Elle riait et tremblait, de peur, d'émotion et aussi de la fraîcheur de l'eau. Elle sortit du petit bassin, jeta un regard autour d'elle vers un saule voisin.

— J'ai retrouvé nos couronnes, dit-elle en les montrant à Réal, qui l'avait rejointe.

Soa vêtement de laine était ruisselant d'eau ; elle allait sans s'en inquiéter et releva même sa jupe sur son bras pour marcher plus aisément.

— Où vas-tu ? dit-il en la voyant prendre un chemin qu'il ne connaissait pas.

— A la maison, pour me sécher, répondit-elle.

— Je vais avec toi.

— Non, non, fit-elle avec inquiétude, il ne faut pas que mon père te voie... Va-t'en.

— Tu le veux ? répéta-t-il avec chagrin.

— Oui.

Ils étaient devenus sérieux, presque tristes.

— A demain, dit-il, debout devant elle. Il n'osait rien demander.

— A demain, répondit Sylvie, les yeux brillants, les joues couvertes de carmin.

Il attendait... Elle lui présenta les couronnes de lierre, qu'elle tenait toujours à la main.

— Prends-les, dit-elle.

Il les prit machinalement.

— Je suis bien fâché, balbutia-t-il, c'est ma faute si tu es tombée dans l'eau.

Sylvie baissa les yeux, et ils restèrent muets l'un devant l'autre.

— Tu n'es pas fâchée ? continua Réal.

— Non, répondit-elle.

— Bien sûr ?

— Bien sûr.

— A demain, dit-il.

— Bonsoir, murmura Sylvie avec l'accent traînant et musical dont elle accentuait ce mot en le quittant.

Réal reprit lentement le chemin du château ; le soleil était couché quand il rentra.

Le lendemain, il attendit Sylvie pendant longtemps. Venu alors que le soleil était encore haut sur l'horizon, il partit bien après que la bande d'or se fut éteinte au couchant... mais il ne vit point son amie. Le lendemain, dès l'aube, il courut à la source, puis revint au lieu de leur rencontre... rien ! Il s'aventura alors dans le sentier qui menait chez Sylvie.

Au bout d'un peu de temps il entre vit une maisonnette, un homme à l'air soucieux, à l'aspect peu encourageant, était assis sur un banc devant la porte. C'était le père de Sylvie, sans doute. Réunissant toute son audace, Réal s'adressa à lui.

— Le chemin du château, s'il vous plaît ? dit-il.

— Vous lui tournez le dos, répondit l'homme en indiquant la direction ; puis il laissa tomber son bras en poussant un soupir.

Réal le regardait, les yeux de l'homme rencontrèrent les siens.

— Qu'est-ce qu'il vous faut encore ? dit-il avec brusquerie.

— Rien, répondit le jeune garçon en reprenant lentement le chemin de sa demeure.

Le jour suivant fut un jour de pluie. Vers le soir, cependant, un rayon jaune et mouillé traversa les nuages, Réal prit son fusil et se hâta de sortir. Il gagna vite la clairière et le chemin qu'il n'avait vu que deux fois, et qui pourtant hantait son souvenir.

Comme il passait près de la source, il vit sortir du bois, une bière, portée par deux hommes ; le forestier solitaire marchait derrière le convoi. Réal, saisi d'effroi, regarda cet homme. C'était bien lui qu'il avait vu la veille. Deux grosses larmes tombant sans cesse et sans cesse renouvelées débordaient de ses yeux mornes... Le fossoyeur, sa bêche sur l'épaule, suivait ce groupe funéraire, Réal l'arrêta.

— Qu'est cela ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— C'est Sylvie Forestier qu'on enterre, répondit le fossoyeur. Elle a attrapé une pleurésie à courir dans le bois, ça n'a pas été long ! Une bonne fille, mais si sauvage ! Ces gens-là ne parlent à personne, conclut-il avec un haussement d'épaule, en indiquant le père muet qui suivait le cercueil de sa fille.

Et il continua son chemin en pressant le pas pour le rejoindre.

Réal n'osait les suivre. Il alla s'asseoir sur le rocher, et là, une douleur affreuse lui saisit le cœur ; il n'y put rester.

Regagnant alors le village, il passa près du cimetière.

L'office des morts est vite dépêché pour un pauvre, encore plus vite pour ceux qu'on ne voit point se mêler aux vivants. Quand le jeune homme atteignit la clôture, la tombe était déjà comblée. La dernière bande jaune disparut du ciel au moment où le fossoyeur nivelait la dernière pelletée de terre. Le forestier, toujours muet, reprit à pas lents le chemin de sa demeure déserte, et Réal rentra chez lui.

Ne le voyant point au repas, son père, si calme d'ordinaire, s'inquiéta et entra dans sa chambre.

— Qu'as-tu ? dit-il en trouvant son fils sur son lit, le visage défat et marbré par les pleurs.

— Je souffre, répondit Réal en détournant son visage.

— Des larmes ? Un homme ne pleure pas ! répondit le père.

Cependant, ce jour-là, Réal avait versé ses premières larmes d'homme.

FIN.

TOUTE UNE JEUNESSE

Le grand poète moderne, François Coppée, vient de publier un roman délicieux qui nous fait admirer une fois de plus l'écrivain délicat, le moraliste judicieux qui a le don de faire vibrer les fibres du cœur humain. En lisant ces pages éloquentes, remplies de pénétrantes observations sur toutes les choses de la vie, l'on sent renaître les douces émotions de l'âme, que l'on éprouvait quand la jeunesse dorait nos rêves d'avenir, comme le titre l'indique : "TOUTE UNE JEUNESSE". Le style poétique de l'auteur, revêtu d'une touchante mélancolie, pénétrera jusque dans les plus petits replis du cœur et donne un charme incomparable à ce roman. Nous en commencerons la publication la semaine prochaine et il ne comprendra que deux numéros de la BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS. Nous espérons bien que le public nous saura gré des efforts que nous faisons pour lui donner la primeur des meilleures publications.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
 GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
 GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
 GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
 GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

OCCASION I

— A LA —

Librairie Dansereau, Belleau & Cie, 516 rue Craig.

LIVRES DE NOTES

MAGNIFIQUE LIVRE DE NOTES relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cts.

TROIS CHARMANTS LIVRES DE NOTES, 4 pouces par 2½, couverts toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cts.

Tous ces articles sont envoyés *franco* par la poste aux prix ci-dessus marqués.

“LE SAMEDI”

Publication hebdomadaire illustrée. Revue littéraire, scientifique et social, 16 pages par semaine, grand format.

PRIX D'ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25.
 STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, . . . 5 CENTIMS.

EN VENTE PARTOUT.

S'ADRESSER A DANSEREAU, BELLEAU & CIE,

Fermiers de la circulation,

516 RUE CRAIG, Montréal.

LE CHEMIN DES LARMES**Le Plus Beau Roman de Nos Jours.**

Tel est le titre d'un ouvrage à la fois agréable et intéressant, captivant avec force l'attention du lecteur par les drames et péripéties qu'il s'y déroulent et charmant son intelligence par un style à la fois simple, clair et châtié.

Les personnages qui prennent part à l'action sont de véritables caractères, de vrais types de l'espèce qu'ils représentent.

L'auteur raconte avec chaleur le martyre d'une femme, épouse et mère exemplaire, modèle d'abnégation et de vertu, jetée, après avoir connu des jours heureux, sur le pavé par l'inconduite d'un époux pervers qui la délaisse, et persécutée par un monstre d'hypocrisie, riche banquier, artisan inique de ses malheurs.

Le CHEMIN DES LARMES est un roman très émouvant, auquel plusieurs belles gravures donnent un intérêt encore plus grand.

On peut se le procurer chez tous les libraires. Une remise libérale sera faite pour l'achat à la douzaine. On en recevra un exemplaire franco, en envoyant 25 cts. à Dansereau, Belleau & Cie, 516 rue Craig Montréal.

MUSIQUE NOUVELLE

Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lectrices et nos lecteurs sur le catalogue de musique que nous publions ci-après.

Nous avons fait l'importation d'albums de musique qu'on trouve nulle part ailleurs à Montréal. Ces albums contiennent les plus célèbres opéras des grands maîtres. On y trouve tous les succès de salon pour piano.

Nous vendons cette musique à des prix excessivement bas. C'est une chance que les pianistes ne voudront certainement pas manquer. Nous les invitons à passer à nos bureaux où ils pourront voir notre belle collection de musique. Envoyé franco sur réception des prix ci-dessous.

Les Perles de l'Opéra, 24 morceaux \$1.00
 Album, Exposition, 16 morceaux 75c.

ROMANCES

La Fée des Eaux, L. Gastinel 40c.
 Poésies de Lamartine, L. Barroilhet 60
 Heures de Réverie, L. Gastinel 60

CHANSONS FRANÇAISES

Avec musique et accompagnement à 15cts.

Il était là, J. Poniatowski
 Portrait, M. de Brivival
 Paquerotte, C. Michaud
 La Reine des Fleurs, Mlle J. Martin
 Goutte de Rosée, A. Boieldieu

Chansons du mois de Mai, Emilio Durand
 L'Acyon, Victor Massé
 Le Jeune Poète, A. de Longperrier
 La Louange de Sylvie, Emilio Durand
 Reines des Fleurs, A. Reichardt
 L'Étoile du Matin, P. Soulté
 Le Vieux Chêne, F. Godefroid
 Doux Réveil, D. F. E. Auber
 Le Réve Étouffé, Emilio Durand
 Yvonne au Cœur de Marbre, Bazzoni
 Le Régiment qui Passe, A. Poulhiès
 Un Réve de Carnaval, V. Mola
 La Jonque des Amants, A. Gouzien
 Nanotte, Victor Massé
 Chanson de Fortunio, Alfred de Musset
 Chanson de la Révêche, A. Kottenus
 Chanson Gaélique, Sir Walter Scott

Suzanno, Victor Massé
 Aubade, Victor Hugo
 Pensez à Moi, L. M. Gottschalk
 Mourir ou se Vanger, M. Am. Busion
 Chemin Faisant, K. Boulianger
 La Belle Toscane, L. Gordigliani
 Un Premier Amour, F. Bérat
 Le Réveil de l'Italie, T. Ritter
 La Pauvre Marie, A. Barbier
 Mandoline, Victor Massé
 L'Espagnol de la Rue Bréda, J. P. Christmann
 Frère et Sœur, Henri Pottier
 La Jeune Fille et l'Écho, L. Gaillard
 O Salutaris, A. de L. Grimoard
 6 Mélodies, C. M. de Weber
 Le Palanquin, Emilio Durand
 Une Nuit de Mai, J. J. Masset



L'EFFET DESIRE.

CARROLLTON, CO. GREEN, ILL., NOV. 1888.

Je recommande fortement le Tonic Nerveux du Père Koenig; à tous ceux qui souffrent du mal de tête autant que mon fils à souffrir durant 5 ans, car deux bouteilles l'ont complètement guéri.

M. McTIGUE.

UNE PREUVE EVIDENTE.

ORILLIA, ONT., CANADA, JUIN 1888.

Je fus attaqué d'épilepsie en novembre 1878. Demeurant alors à New York, j'y consultai les meilleurs médecins qui ne purent qu'arrêter la maladie, les plus honnêtes d'entre eux m'avouèrent qu'elle était incurable. Je fus contraint d'abandonner mes occupations et de retourner au Canada en 1883. J'ai depuis essayé d'innombrables remèdes et consulté quelque-uns des meilleurs médecins, sans aucun avantage jusqu'à ce que je fisse usage du Tonic Nerveux du Père Koenig, en 1888, et depuis cette époque je n'ai pas subi une seule attaque.

M. J. CLIFFORD.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rer. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
 À Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.
 A Montréal, par K. Léonard, 113 rue St-Laurent.

Grande Sensation !

LES

CHEVALIERS DU POIGNARD

Magnifique Roman à Bon Marché

15 c. — seulement — 15 c.

17 c. — par la poste — 17 c.

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour **LES CHEVALIERS DU POIGNARD**, contenant 260 pages grand format, que **LE SAMEDI** vient de publier.

HATEZ-VOUS d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

DANSEREAU, BELLEAU & CIE,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

AVIS SPECIAL

ANNETTE VALSE Grande réduction de prix. Prix réduit de 60 à 40 cents.

ENVOYÉ FRANCO SUR RÉCEPTION DE 40 Cts.

Dansereau, Belleau & Cie, 516 Rue Craig.

- Liste des numéros parus dans la Bibliothèque a Cinq Cents
- Lo Banquier des Pirates, 1ro série.
 - L'Archipel en feu, 2o série.
 - Tanorédo de Kohan.
 - Lo Petit Vieux des Batignoles.
 - La Rose Blanche, 1ro série.
 - Lo Dernier des Enfants d'Edouard, 2o série
 - Lo Pêcheur de Perles, 1ro série
 - Les Frères de la Cote, 2o série
 - Les Volours de Chevaux, 1ro série
 - La Chasse aux brigands, 2o série
 - Lo Peau Rouge, 3o série
 - Lo Crime de Pierrefite, 1ro série
 - La Révélation, 2o série
 - Colomba 1ro série
 - La Vengeance Corse, 2o série
 - Lo Fou Yegof, 1ro série
 - L'Invasion, 2o série
 - Lo combat de Falkenstein, 3o série
 - L'Honnête Criminel
 - Lo bureau de Poste de St Martin-les-Monts, 1ro série
 - Bon sang ne peut mentir, 2o série
 - Valérie 3o série
 - L'Héritage Fatal, 1ro série
 - Lo Jottatoro, 2o série
 - La Jeune Indienne, 1ro série
 - Partie pour le Canada, 2me série
 - Les Chevaliers de l'As de Pique, 1ro
 - La Fille de Margard, 2o série 1/2 série
 - Lo Diamant Caché, 1o série
 - Camille, 2o série
 - Lo Testament du Commandeur, 3o
 - Une Famille Corse 1/2 série
 - La mort de Pierre Duvernay, 1ro série
 - La Folle, 2o série
 - Lo Sacrifice de Germaine, 3o série
 - La Vengeance, 4o série
 - La Justice de Dieu, 5o série
 - Ginébra
 - La Chasse à l'Héritage, 1ro série
 - Lo bal Masqué, 2o série
 - Les Deux Sœurs, 3o série
 - Lo Rêvenant, 1ro série
 - Tom Sandons, 2o série
 - L'Œil de Vichnou, 3o série
 - L'homme à l'oreille cassée, 1ro série
 - Lo colonel Fougas, 2o série
 - Vœu de Haino, 1ro série, Le Chat du bord 2o
 - 2o " La Brulo-Gueule 3o
 - 3o " Philopen le Poupican 4o
 - 4o " Chouans et Républicains 5o
 - 5o " A coups de fusil 6o
 - 6o " L'Enlèvement de Joann 7o
 - 7o " Kernoc 8o
 - 8o " A la Balonnette 9o
 - 9o " Le secret de Philopen 10o
 - 10o " Crochctout
 - Le dernier des Trémolin
 - Lo mangeur de Poudre
 - L'Assassinat de Versailles
 - Lo crimo de la rue St Laurent
 - 1ro partie, Lo Meurtro 2o
 - 2o " La chasse à l'Homme 3o
 - 3o " L'Explication
 - La mort d'un Forçat.
 - 1ro partie, L'Evasion du Bagne 2o
 - 2o " Forçats et Gendarmes 3o
 - 3o " La mort de Rouget
 - Lo condamné à Mort, 1ro partie, Lo Mort Ressuscité 2o
 - 2o " L'Echafaud
 - Les Ecumeurs de Rivières
 - 1ro partie, Les débuts du Bossu 2o
 - 2o " A la recherche de son 3o
 - 3o " Père et fils [Pèr
 - Vingt ans à la Bastille
 - L'Assassiné Vivant, 1ro partie, Lo Crimo 2o
 - 2o " Disparu 3o
 - 3o " Lo Détectivo et 1ro partie de Floréal
 - Floréal, 1ro partie 2o
 - 2o partie, Dans les Mines 3o
 - 3o " La famille Charlot
 - Sans Cœur 1ro série
 - La Voix Maudite, 2me série
 - Lo Fou, 3ème série
 - Lo Mariage ou l'Echafaud, 1ro série
 - L'assassin de sa Femme, 2o série
 - Lo Mari empoisonné, 3o série
 - Uno misérable fin, 4o série
 - Les Jeunes Filles de Paris, 1ro série
 - Les Mauvais Langues, 2o série
 - Lo Secret d'uno Morte 3o série
 - Lo Cœur et l'Honneur, 1ro série
 - Irresse du Cœur, 2o série
 - Désespoir et Suicide, 3o série
 - Les Mariages d'Intérêt 1ro série, Un Mariage d'Inclination 2o
 - 2o série, Un Duel au Mariage 3o
 - 3o série, Les Mariages d'Amour 4o
 - 4o série, Un Mariage Heureux
 - Les Deux Rivaux, 1ro série
 - Doux Epreuves, 2o série
 - Lo Mariage Rompu, 3me série
 - La belle suicidée, 4ème série
 - Lo Pardon 1ro série, Les Flançailles 2o
 - 2o série, Lo Devoir et l'Honneur 3o
 - 3o série, Les Tompètes du Cœur 4o
 - 4o série, Un Double Mariage
 - Graziella, 1ro série
 - Uno Tombo, 2o série
 - Lo Fou par Amour
 - Les Brigands, 1ro série
 - Uno nuit d'angoisse, 2o série
 - La Maison du Franc, 3o série
 - Lo Beau-François, 4o série
 - Lo Loup dans la Bergerie, 5o série
 - La Revanche de Vassour, 6o série
 - Lo Vol et l'Amour, 1o série
 - L'Epreuve, 2o série
 - Lo Malfaitour, 3o série
 - Je vous tuerai, 4o série
 - Vendue par son Père, 1o série
 - Les angolaises d'un Père, 2o série
 - Lo bon Ango, 3o série
 - Lo Coupable, 4e série
 - Uno Révélation Pénille, 5o série
 - Uno coup de théâtre, 6o série
 - Les chevaliers du coutcau, 1ro série
 - La lettre enchantée, 2o série
 - Uno Drama dans un puits, 3o série
 - Amour! Amour! 4o série
 - Les Gueux, 5e série
 - La Fille de la Victime! 6o série
 - La Sentence, 7e série
 - Uno Légende Indienne, 1ro
 - Lo Sorcier, 2o série
 - La Vengeance d'une Femme, 3o
 - Doux Haines, 4e série
 - Les Deux Orphelines, 1ro série
 - Les Raviisseurs, 2o série
 - Enlèvement et Duel, 3e série
 - La Frochard, 4o série
 - La Petite Aveugle, 5e série
 - Lo Mariage Forcé, 6o série
 - Lo Calvaire d'uno Orpheline, 7e série
 - L'Histoire de Marianna, 8o série
 - La Prison des Fiancés, 9e série
 - L'Egoïsme du Cœur, 10e série
 - Uno Famille qui tue, 11e série
 - L'Aveu, 12e série
 - La Fin d'uno Infortune, 13e série
 - Fin d'uno Misérable, 14e série
 - Amour et Bonheur, 15e série
 - Jean Loup 1o
 - 1o série, Jean Loup [vag 2o
 - 2o série, Légende de l'homme sans 3o
 - 3o série, L'Amour d'un Sauvage 4o
 - 4o série, L'Enfant du Malheur 5o
 - 5o série, Deux Larmes 6o
 - 6o série, L'Oiseau Noir 7o
 - 7o série, Colombo et Vautours 8o
 - 8o série, Lo Commencement de la [Fin
 - 9e série, Lo Dossier d'un Bandit 10o
 - 10e série, Un Bouquet Fait Parler 11o
 - 11e série, Lo Réveil de Joanne 12e
 - 12e série, Lo Rendez-Vous 13o
 - 13o série, La Mémoire du Cœur 14e
 - 14e série, Ituso contre Ituso 15e
 - 15e série, Lo Triomphe de la Ca [Fin
 - 16o série, L'Argent n'est Rien 17o
 - 17o série, Les yeux d'uno Femme 18o
 - 18o série, Lo Mort Vivant 19o
 - 19o série, Vengeance de Femme 20o
 - 20o série, Lo Vrai Chatiment 21o
 - 21o série, La Belle Dyorah
 - La Dame en Noir 1o
 - 1o série, La Dame en Noir 2e
 - 2e série, La Provocation 3e
 - 3e série, Uno Page d'Amour 4o
 - 4o série, L'Enlèvement de l'Enfant 5e
 - 5e série, L'Enfant Retrouvé 6e
 - 6e série, Amis et Rivaux 7o
 - 7o série, Lo Réveil d'uno Volonté 8e
 - 8e série, Prologue d'uno Somme [Histoire
 - 9o série, Bonheur Perdu 10e
 - 10e série, La Revanche de Blanche 11o
 - 11o série, Soldats et Bandits 12e
 - 12e série, Bouleur d'Amour 13o
 - 13o série, Souffrance Inconnue 14o
 - 14o série, Itayon de Soleil
 - Serge Panine 1o
 - 1o série, Serge Panine 2o
 - 2o série, Entre Femmes 3o
 - 3o série, Gendre et Belle-Mère